

La biodiversité dans les albums jeunesse : enjeux & représentations

Claire Bonnasse-Gahot







S

O

5	Préface
11	L'album jeunesse : une préoccupation environnementale en formation
25	Corpus d'albums : les écomotifs
41	Corpus d'albums : les écothèmes
61	Conclusion
65	Entretiens
77	Glossaire
81	Références
89	Colophon
90	Annexes

M

M

A

I

R

E



Préface

[1] Source : www.theguardian.com/books/2011/oct/02/maurice-sendak-interview

[2] Collectif d'auteurs, *Images à la page, une histoire de l'image dans les livres pour enfants*, Gallimard, 1984, p. 33, p. 35

[3] Source : www.encyclopedie-environnement.org/vivant/quest-ce-que-la-biodiversite/

« Je refuse de mentir aux enfants. »

Cette phrase du célèbre illustrateur américain Maurice Sendak, évoquée lors d'une interview réalisée en 2011 par *The Guardian*, journal d'information britannique [1], peut être interprétée, sans aucun doute, comme un des nouveaux enjeux de la littérature jeunesse ; une littérature contemporaine diversifiée, abordant des thématiques toujours plus vastes et inattendues, qui tient son origine de la révolution graphique des années 1960, où le livre jeunesse tend vers sa modernité, en offrant un nouveau statut à l'image et en privilégiant le qualitatif sur le quantitatif. À la fin des années 1950, Robert Delpire, éditeur français, souhaite privilégier l'esthétique et l'originalité de l'image dans ses choix de publication. Il édite notamment en 1956, *Larmes de crocodile*, livre-objet d'André François, et *Max et les maximonstres* de Maurice Sendak en 1967, où l'image vient s'étendre de page en page, jusqu'à prendre le dessus sur le texte. Apparaissent à cette même période, les éditions Harlin Quist, où l'éditeur François Ruy-Vidal se penche sur les tabous qui pèsent sur l'album jeunesse en abordant des thématiques évitées jusque-là [2].

Appuyons-nous maintenant sur la définition que nous donne *l'Encyclopédie de l'environnement* [3] pour introduire le sujet qui va nous intéresser : la biodiversité. « La biodiversité concerne l'ensemble des êtres vivants, leurs interactions entre eux et avec leur milieu. Tous les niveaux d'organisation du vivant sont concernés : du gène à l'individu, puis à l'espèce et ses populations constitutives jusqu'aux associations d'espèces différentes au sein des écosystèmes. »

Terme issue de l'expression « diversité biologique » et divulgué par le biologiste américain, Walter G. Rosen en 1986, la biodiversité est bien connue du grand public. Médias, presse, politique, on a jamais autant parlé de protection de l'environnement, qui est, sans aucun doute, une des plus grandes problématiques du XXI^e siècle, où la mobilisation de la jeune génération pose les bases d'une révolution verte tournée vers l'avenir. Et la littérature jeunesse dans tout ça ? Où se place-t-elle ? Inutile d'aller bien loin... le rayon environnement et nature pour enfant

[4] Source : www.sne.fr/actu/les-chiffres-de-ledition-jeunesse-2018-2019/

[5] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p.317

[6] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p.10

[7] Source : france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/aube/troyes/salon-du-livre-troyes-comment-livre-litterature-jeunesse-peuvent-sauver-planete-1734769.html

[8] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p.9

n'a jamais été aussi important dans les allées d'une médiathèque ou d'une librairie, à l'heure où la littérature jeunesse se présente comme le 3^e secteur le plus lucratif de l'édition française [4]. Dans nos sociétés occidentales, les thématiques liées à la crise environnementale, allant de la surexploitation des ressources au réchauffement climatique, en passant par l'élevage industriel [5], ont pris une ampleur majeure au point de devenir un genre bien spécifique composé de divers sous-thèmes, et que Nathalie Prince, professeure de littérature comparée à l'université du Mans, et Sébastien Thiltges, chercheur postdoctorant, spécialiste de l'écologie dans la littérature jeunesse, appelle « écolije » [6].

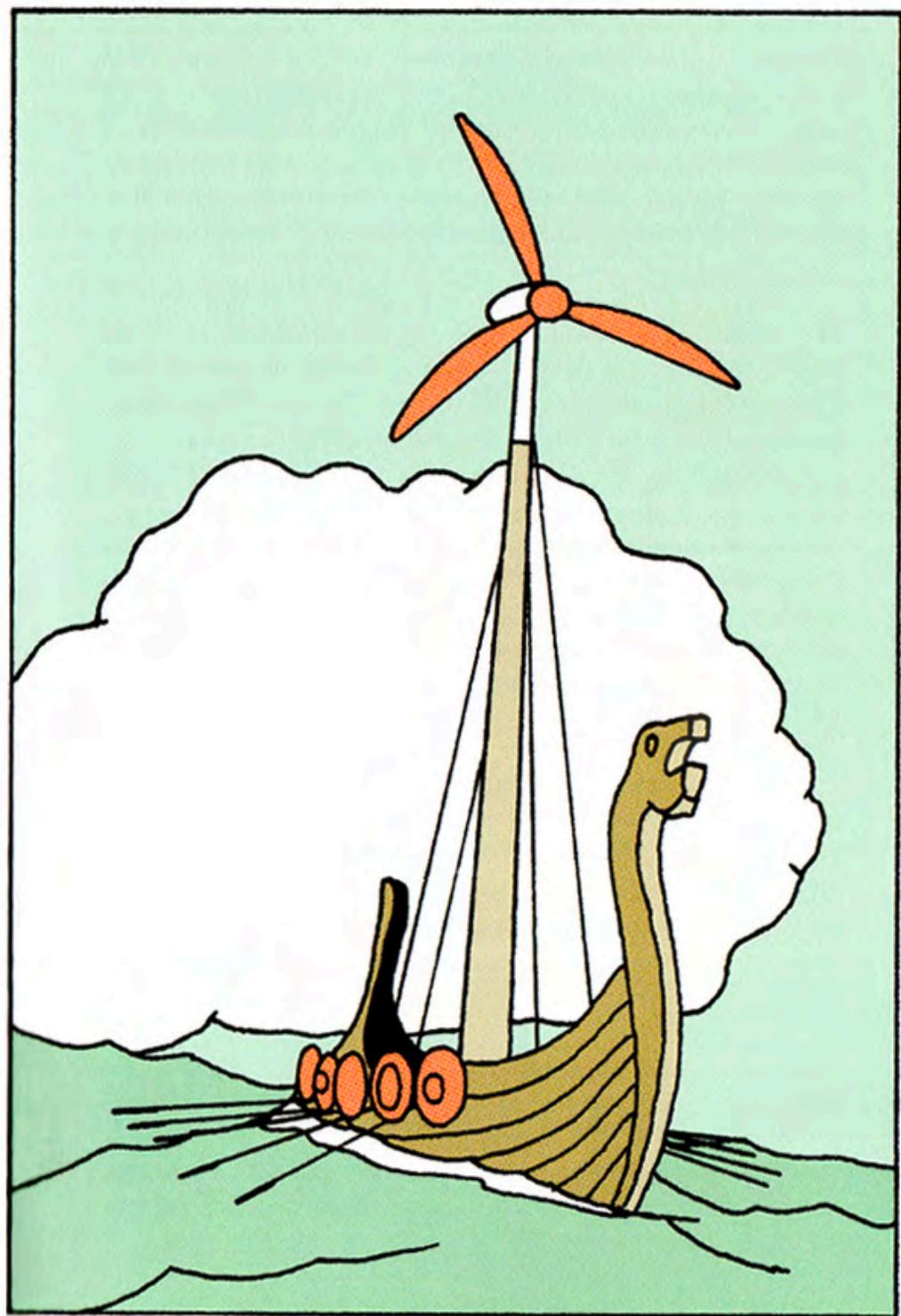
Ces préoccupations deviennent centrales et investissent les différents événements qui gravitent autour de la sphère jeunesse tels que le *Salon du livre jeunesse de Montreuil*, ou encore la 33^e édition du *Salon régional du livre pour la jeunesse de Troyes, Rêves de Futurs*, présentant principalement des albums soucieux de la protection de la planète [7]. Mais n'est-il pas trop tard pour parler d'écologie et de biodiversité aux enfants ? Est-il trop complexe d'évoquer une thématique liée à un sentiment d'urgence, où planent de nombreuses incompréhensions, et prendre le risque de la dénaturer ? Un sentiment évoqué par Nathalie Prince, dans le préambule du livre *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse* [8], qu'elle a co-écrit avec Sébastien Thiltges : « **Qu'est-ce que cela signifie, littérairement, pour la littérature de jeunesse, de poser la question de l'écologie ? À quoi bon faire de la littérature lorsque, partout, on m'exhorte à sauver la planète, lorsqu'on exige d'agir en urgence, lorsqu'on crie <au loup!> ici ou là ?** »

Malgré la complexité du sujet, de nombreux auteurs et illustrateurs se sont penchés sur ce dernier, avec le désir de transgresser les tabous de la menace environnementale, en tentant d'évoquer le lien étroit entre l'Homme et la nature, et en inventant des histoires toujours plus originales, couplées à des images et des formes d'une grande diversité. Nous verrons

donc comment la littérature jeunesse sensibilise-t-elle les enfants à la biodiversité et à sa mise en péril.

Afin de répondre à cette question, une analyse en deux temps me semble nécessaire. La première partie de ce mémoire est centrée sur une analyse globale, divisée en trois sous-parties. Tout d'abord, j'évoquerai la place du public : à qui cette thématique s'adresse-elle ? Et sous quelles formes ? Puis comment l'album jeunesse tient-il un rôle de médiateur éco-positif, notamment par l'engagement des auteurs et par la place de l'image, et ce sans oublier de citer l'importance des éditeurs dans cette démarche.

La seconde et la troisième partie seront consacrées à la présentation d'un corpus d'albums organisé thématiquement et dont les formes graphiques, les illustrations et les problématiques abordées sont d'une grande diversité, aussi bien dans la mise en page et que dans les qualités de dessin.



L'album jeunesse : une préoccupation environnementale en formation



[9] Citation d'Edwige Chirouter. Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p. 288

[10] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p. 317

[11] Source : www.francetv.info/fr/culture/livres/salon-du-livre-et-de-la-presse-jeunesse-de-montreuil/salon-de-montreuil-quand-l-ecologie-s-impose-dans-la-litterature-jeunesse_3724211.html

La biodiversité, quelles formes ? Quel public ?

« Il n'y a pas d'âge pour se poser des questions philosophiques et, dès trois ans, les enfants s'interrogent sur la vie, la mort, leur relation au monde, aux autres et à leur environnement naturel [9]. »

C'est sur les mots de la philosophe Edwige Chirouter que commence notre analyse. La biodiversité est un sujet vaste et pointilleux, non seulement par sa dimension scientifique mais surtout par la diversité des enjeux auxquels elle se confronte, allant du réchauffement climatique à la surexploitation des espaces naturels. Néanmoins, elle présente un bon nombre d'avantages comparée à d'autres thématiques bien plus complexes à traiter ; notamment parce qu'elle rassemble divers éléments déjà bien connus des enfants, à savoir les animaux, les végétaux, la nature dans sa globalité, comme nous l'explique la professeure et philosophe, Catherine Larrère : « l'écologie maintient les traditions de la littérature jeunesse, qu'il s'agisse de la forme narrative (la fantasy arthurienne, le conte merveilleux), des thèmes emblématiques (les animaux, et tout particulièrement le loup), ou, et surtout, de la nature, massivement présente dans les récits destinés aux enfants [10]. »

À l'heure d'une actualité plus ou moins anxiogène, la biodiversité et l'écologie sont des sujets qui passionnent de plus en plus les enfants, explique Sylvie Vassallo, directrice du Salon du livre jeunesse de Montreuil (2019) : « C'est une tendance importante qui dure depuis cinq ans environ [11]. » Il s'agit d'une thématique qui s'adresse à n'importe quel type de public, portant sur l'ensemble des genres de la littérature jeunesse, allant de l'imagier à l'album illustré, qui va principalement nous intéresser dans cet écrit, du livre illustré à l'album documentaire, en passant par la bande dessinée et le magazine jeunesse. Et cette diversité, offre mille et une représentations et façons d'aborder ces thématiques, que ce soit au niveau de la forme, de l'illustration ou du texte, s'adaptant selon la tranche d'âge du lecteur ; un enfant n'ayant pas la même interprétation d'un livre à 6 ans qu'à 11 ans. On retrouve principalement des contes ou des fables écologiques dans les albums illustrés pour les jeunes enfants, allant de 3 à 7 ans. On se hurte à des récits imaginaires,

[12] Source : www.deslivres-pourlajeunesse.fr/Choix-des-livres#.YBnUBC2S2fU

un univers de fiction qui en dit beaucoup sur la société et son rapport avec la biodiversité, éveillant l'enfant à l'importance de l'environnement naturel qui l'entoure. La narration visuelle y très largement présente, illustrant



un récit abondant des questions écologiques importantes. Le plus souvent ces histoires se terminent bien car elles n'ont pas vocation à être anxiogène, mais à sensibiliser, comme l'illustre Marc Martin dans *Une rivière*, où le lecteur renoue avec la biodiversité en s'échappant, par la voie d'un rêve, d'une ville saturée par la pollution [a]. Le jeune lecteur est invité à réfléchir par lui-même, via l'image, qui tient une place supérieure par

[a]

rapport au texte, souvent simple et court, caractéristique propre à l'album illustré : « **Avant de savoir lire, on lit les images.** » affirme Anne de Bouchony, éditrice chez Gallimard Jeunesse [12]. L'illustrateur David Morichon, offre à son jeune lecteur dans *Pollution ? Pas de problème !* (1998), une première approche concernant les dangers menaçants l'environnement, en faisant, notamment, appel à la fiction, sous les traits d'une situation imaginaire : le personnage principal, une souris nommée Albert, invente une machine polluante qui menace son habitat. Face à ce problème, le lecteur suit le personnage, via des actions simultanées illustrées, qui tente par tout les moyens de faire face à son erreur, pour finalement se rendre compte qu'il ne s'agit que d'un mauvais rêve [b].

L'album documentaire, lui, aborde la biodiversité avec plus de complexité. Dans sa forme, il s'apparente à un guide instructif, ciblant un public situé entre 7 et 13 ans, plus instruit, ayant déjà une capacité de compréhension plus avancée, concernant notamment la lecture, l'analyse

[a] Marc Martin, *Une rivière*, Circonflexe, 2015, p. 12 – 13, p. 20 – 21

[13] Isabelle Collombat et Alain Pilon, *Des héros pour la terre, des citoyens qui défendent la planète*, Actes Sud Junior, 2016, p. 109



[b]



[c]

[b] David Morichon, *Pollution? Pas de problème!*, Mijade, 1998, p. 13 – 16

[c] Benoît Broyart, *Suis du doigt l'abeille*, La cabane bleue, 2019

de l'environnement et l'assimilation des phénomènes de société qui l'entoure, apportant des connaissances supplémentaires au lecteur déjà confronté à des problèmes écologiques, évoqués par son quotidien, ses parents ou les médias par exemple. Le documentaire *Suis du doigt l'abeille* de Benoît Broyart, offre au lecteur

une expérience ludique en suivant les différentes étapes de la vie des abeilles et les menaces qui pèsent sur elles. Sur chaque double-page, serpente un chemin, qui offre au lecteur différentes possibilités de lecture dans un espace graphique où l'image se déploie dans sa totalité, accompagnée d'un texte explicatif [c]. Dans une forme bien différente mais tout aussi instructive, on retrouve le livre illustré *Des héros pour la terre, des citoyens*

qui défendent la planète, d'Isabelle Collombat et d'Alain Pilon, qui vient souligner les problèmes environnementaux en s'appuyant sur le portrait de citoyens « ordinaires » qui se battent pour protéger l'environnement face aux nombreuses menaces créées par l'Homme. Un album « découpé » par zones géographiques, où le citoyen-héros se confronte aux problèmes environnementaux de son pays: exemple de la Chine où Chai Jing, journaliste de la télévision publique CCTV, s'intéresse à la pollution de l'air de Pékin, provoquée principalement par l'industrie pékinoise et notamment par le rejet de fumées noires hautement toxiques; mais aussi de la contamination des fleuves, saturés en produits chimiques [13]. Dans ce livre illustré, il se passe plus de chose dans le texte que sur les illustrations poétiques et évocatrices du designer et illustrateur canadien, Alain Pilon. Qualifiées de « hors-texte », elles viennent soutenir le texte, jouant un rôle

[14] Marion Durand et Gérard Bertrand, *L'image dans le livre pour enfants*, l'École des loisirs, 1975, p.23

[15] Source : www.aventure.bio/blogs/grossiste-consultant/la-cabane-bleue-maison-dedition-ecolo-qui-a-besoin-des-commerçants-de-proximité

[16] La certification PEFC atteste du respect des fonctions environnementales, économiques et sociales des forêts, qui a pour but de lutter contre la déforestation.

décoratif et constituant une sorte de repos au cours de la lecture [14].

Du côté des éditeurs

Pour confectionner un livre, il faut impérativement du papier, ce qui implique de couper des arbres. De nos jours, de plus en plus d'éditeurs tentent d'inscrire leur processus de fabrication dans un cadre plus respectueux de l'environnement, afin de réduire au maximum leur impact, notamment en recyclant leurs ouvrages, en utilisant du papier recyclé et des encres végétales, moins toxiques et moins polluantes.

Depuis maintenant 3 ans, la maison d'édition nantaise, La cabane bleue, ne publie sur le marché que des livres documentaires et des albums illustrés éco-conçus, tant dans la forme que dans le contenu, qui invitent les enfants à aborder les problématiques liées à l'environnement. Fondée par Sarah Hamon, ancienne éditrice chez Fleurus et Angela Lery, libraire chez l'éditeur Gulf Stream, cette maison d'édition indépendante et éco-responsable, est le fruit d'une collaboration entre les deux co-fondatrices, qui, se définissent comme «écolo convaincues», souhaitent appliquer leurs principes à leur vie professionnelle : zéro déchets, alimentation bio et minimalisme... Elles sont, également, accompagnées d'une équipe engagée de graphistes, d'illustrateurs et d'auteurs.

Le principe est aussi de se démarquer face à un monde de l'édition, qui est loin d'être un exemple en terme d'impact écologique, explique Sarah Hamon [15]. À l'heure où une grande partie de la production de l'édition jeunesse se situe en Chine, La cabane bleue se tient à limiter son empreinte écologique à chaque étape, de la fabrication à la distribution, et opte pour une production française et européenne, faisant notamment venir ses papiers certifiés PEFC d'Allemagne [16]. **«Il n'y a plus de fabrication de papier recyclé en France, il vaut mieux du papier issu de forêts européennes durablement gérées que du papier recyclé qui vient de l'autre bout du monde. L'écologie est quelque chose qu'on essaye de mettre en application dans tous les domaines [17].»**

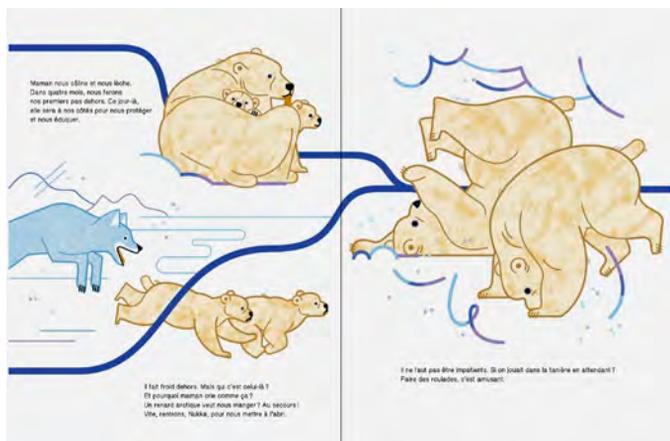
[17] Source : france3-regions.francetvinfo.fr/pays-de-la-loire/loire-atlantique/nantes/loire-atlantique-cabane-bleue-maison-edition-preserver-planete-1735299.html

[18] Source : editionslacabane-bleue.com/on-sengage/

[19] Source : www.lisez.com/actualites/green-grund-un-pas-vers-ledition-jeunesse-eco-responsable/1718

De plus, leur ligne éditoriale est stricte et bien précise : ne sont publiés que des albums illustrés ou documentaires autour de l'écologie et de la nature. Parmi lesquels, on retrouve la collection de documentaires ludiques *Suis du doigt* [1d], qui fait découvrir une espèce menacée différente à chaque tome, une collection de docufiction centrée sur les relations entre animal et être humain, mais aussi des albums illustrés qui abordent les questions écologiques essentielles. Tous ces livres partagent un point commun, celui d'être tirés, chacun d'entre eux, à 1500 exemplaires, pour éviter le surstockage et la destruction des invendus [18]. En France, La cabane bleue n'est pas la seule maison d'édition jeunesse spécialisée en écologie ; on retrouve notamment les éditions Goutte de Sable, Arthur & Cie, Pourpenser éditions ou encore Gründ, qui lance en

2020 la collection *Green Gründ* en collaboration avec la célèbre ONG internationale Greenpeace. Leur ligne éditoriale est identique à celle de La cabane bleue : publier des albums abordant des thématiques environnementales sur un support fabriqué dans une démarche responsable et respectueuse de l'environnement. Deux



[1d]

albums ont déjà été publiés : *Il y a un orang-outan dans ma chambre* de James Sellick, sur la déforestation et la disparition des espèces, et *Planète sans plastique* de Neal Layton, centré sur les conséquences de la pollution par le plastique [19] [1e].

Spécialisation, remise en question de l'empreinte écologique, recentralisation des fabrications, de plus en plus d'éditeurs jeunesse mettent leur pratique en accord avec leur valeur. Sensibiliser dès le processus de fabrication, offrir aux futures générations un objet éditorial éco-responsable, pour mieux soutenir le contenu intérieur, tel est le discours tenu par ces nouveaux éco-éditeurs.

[1d] Benoît Broyart, détails d'une illustration de l'album *Suis du doigt l'ours polaire*, La Cabane Bleue, 2019



Il n'aime pas
mon chocolat,



mon shampoing
l'exaspère,

le James Sellick, détails
d'une illustration de l'album
*Il y a un orang-outan dans ma
chambre*, Gründ, 2020



[20] Source : france3-regions.
francetvinfo.fr/grand-est/aube/
troyes/salon-du-livre-troyes-
comment-livre-litterature-
jeunesse-peuvent-sauver-
planete-1734769.html

[21] Podcast : Francis Marcoin,
conférence *Parents, auteurs
et lecteurs des livres pour la
jeunesse* 1/2, 1 juin 2015

L'album comme médiateur

Percevoir l'album jeunesse comme un outil pédagogique, vecteur de valeurs, transmis de l'adulte à l'enfant ne date pas d'hier, et est d'ailleurs de plus en plus d'actualité de nos jours. La crise environnementale est vécue comme un véritable fardeau au sein de notre société et le monde des adultes s'appuie sur un besoin vital de gommer ses erreurs et d'assumer ses responsabilités, en tentant de former ses futurs éco-citoyens. L'intérêt premier étant de parler de l'empreinte de l'homme sur la biodiversité, en mettant en évidence les problèmes actuels tout en évoquant une situation plus souhaitable. Évoquer le problème majeur du réchauffement climatique ou de la déforestation par une invitation à rêver, à imaginer un monde plus respectueux et plus responsable, qui a pour but de façonner la conscience des futurs citoyens à un respect de son environnement, est un objectif de la littérature jeunesse contemporaine, comme l'explique l'illustrateur Alexis Horellou et l'autrice de bande-dessinée Delphine Le Lay, eux-même engagés au quotidien pour la préservation de l'environnement, à la 33^e édition du salon régional du livre pour la jeunesse de Troyes : **« À travers nos albums de BD, on veut faire passer des messages. » « Des messages sur le respect du vivant, pour montrer comment il est possible de changer les choses [20] ».**

Une position, qui n'est pas partagée par tout le monde, notamment par le professeur de littérature française, Francis Marcoin, qui affirme qu'il y a une surexagération des effets que les histoires/textes peuvent produire sur le comportement des enfants ; qu'il s'agit d'une chose qui n'a jamais été prouvée [21].

Outre l'engagement des auteurs-illustrateurs, d'autres acteurs utilisent le livre jeunesse comme outil à portée écologique. C'est le cas du constructeur automobile Volvo, qui en 2018, réalise l'album illustré *The day the ocean went away* [f], en partenariat avec l'école de surf City Kids Surfing, l'agence britannique Grey London et l'illustrateur Jago Silver. Venant compléter la campagne publicitaire *Unseen Ocean*, engagée pour la préservation des océans,

[22] Source : www.brandingnews/2019/01/23/the-day-the-ocean-went-away-is-the-day-when-volvo-stopped-fighting/

[23] Source : www.volvocars-partner.ch/blog/fr/2020/05/13/livre-pour-enfants-volvo-le-jour-ou-locean-a-disparu-the-day-the-ocean-went-away/

[24] Collectif d'auteurs, *Images à la page, une histoire de l'image dans les livres pour enfants*, Gallimard, 1984, p. 33

[25] Entretien avec Gaëtan Dorémus, voir p.69

réalisée elle aussi par cette même société, l'album met l'accent sur l'ampleur à l'échelle mondiale de la pollution des mers par les déchets plastiques, en invitant les jeunes lecteurs à découvrir l'importance de la durabilité des océans à travers une vision dystopique du monde. En parallèle de former la prochaine génération, il symbolise, de plus, l'engagement actuel de Volvo à réduire l'impact de ses produits sur l'environnement, avec notamment l'objectif d'utiliser d'ici 2025 au moins 25% de matériaux recyclés dans ses voitures [22] [23].

Dans l'album jeunesse, quelque soit la thématique que l'on aborde, l'image est omniprésente et polysémique. Ces multiples sens diffèrent selon les interprétations de chaque lecteur. Son rôle est fondamental, elle doit pouvoir inciter le lecteur à réagir, à se poser des questions, à ressentir à travers elle la vision d'un adulte [24]. Dans la littérature jeunesse, la représentation du genre animal est très importante ; les animaux sont omniprésents et ont un rôle bien défini comme l'explique l'illustrateur Gaëtan Dorémus : « **L'animal est présent dans les livre pour enfant parce qu'il est un avatar protéiforme de l'humain. <C'est moi sans être vraiment moi.> Cela permet l'évasion du lecteur sans l'exotisme, la métaphore ludique.**

J'y vois une explication d'ordre éthologique aussi : cela met dans la même famille du < vivant > l'humain et l'animal, ce qui me stimule [25] ».

Dans le cas des albums évoquant des questions environnementales, on nous offre l'image d'un

animal-héros, acteur ou victime de la situation dans laquelle il se trouve, auquel le lecteur peut s'identifier. Cette image de l'animal apparait essentielle pour parler de respect de l'environnement aux enfants si on s'appuie sur les dires du philosophe Dominique Lestel : « **Nous devons admettre que l'animal est l'avenir de l'homme [26] ».**



[f]

[f] Grey London, Jago Silver, détails d'une illustration de l'album *The day the ocean went away*, Volvo Car UK, 2018

[26] Revue *Espèces* n°7, Kyrnos publications, Robert Barbault, article « De l'animal être sensible à la biodiversité planétaire, ou < comment renouer avec la nature > », p. 67

[27] Tendances à attribuer aux dieux, aux animaux, ou encore aux objets, -des caractéristiques du comportement ou de la morphologie de l'être humain.

[28] Magazine documentaire pour enfants, proposant, chaque mois, des dossiers et des reportages sur les animaux sauvages, la nature et l'environnement.

[29] Michel Pastoureau et Dominique Simonnet, *Le petit livre des couleurs*, éditions Points, 2014, p. 72

L'illustrateur vient jouer sur son apparence visuelle, pour soutenir son discours écologique « alarmant », inciter le lecteur à comprendre la nature et ses menaces, sans pour autant l'effrayer. Prenons le cas de *Grrreeny*, un petit tigre anthropomorphique **[27]** « écolo », crée par l'auteur de bandes dessinées belge Midam, pour la série de bande dessinée du même nom, devenu, en 2010, la mascotte du magazine *Wapiti* **[28]**. Son apparence visuelle n'est pas anodine, en effet, son pelage arbore un vert nuancé presque dérangeant, bien loin du orange éclatant que l'on connaît chez le tigre. Une utilisation subtile du vert, qui se définit, dans nos sociétés contemporaines, comme une couleur liée à la nature, à l'écologie, mais aussi à la chimie et à la science **[29]**, surtout quand on sait que ce personnage a obtenu ce pelage suite à une chute dans un lac pollué par la radioactivité **[g]**.

[g]



[g] Midam, *Grrreeny Tome 1: Vert un jour, vert toujours*, Glénat BD, 2012, détails des illustrations de la p. 3



[h]



[i]

[h] Oliver Jeffers, *Nous sommes là: notes concernant la vie sur la planète terre*, Kaléidoscope, 2018

[i] Oliver Jeffers, *Nous sommes là: notes concernant la vie sur la planète terre*, Kaléidoscope, 2018, p.22-23

En matière de biodiversité, d'écologie et de transmission des savoirs, l'album *Nous sommes là: notes concernant la vie sur la planète terre*, écrit et illustré par Oliver Jeffers, est une des références majeures de ces trois dernières années [h]. Illustrateur, auteur et peintre figuratif britannique, travaillant à New York, Oliver Jeffers aborde principalement le rapport unissant l'Homme à son monde avec une pointe d'humour. Engagé humainement et politiquement, la plupart de ses nombreux livres d'images ont été traduits dans plus de quarante-cinq langues et vendus à plus de 12 millions d'exemplaires à travers le monde. Publié en 2018, aux éditions Kaléidoscope, l'album est réalisé à la naissance du fils de l'auteur, dans le but précis de lui expliquer l'importance de la vie sur la planète: «**Pour mon fils, Harland. Ce livre a été écrit pendant les deux premiers mois de ta vie alors que je cherchais un moyen pour tout t'expliquer. Voici les choses que je pense que tu dois savoir.**»

L'album se présente dans un format carré, facilement manipulable. Le contenu intérieur de ce dernier est structuré par une mise en page riche où les illustrations viennent s'étendre sur la totalité d'une page ou d'une double page. Ces dernières offrent un univers visuel généreux et ludique où la complexité varie d'une page à l'autre. On retrouve notamment une confrontation d'illustrations très variées: plutôt épurées et instructives, mise en valeur par l'utilisation d'un fond monochrome et s'accompagnant d'un texte explicatif bref, ou très travaillées, mettant en scène un contexte particulier, elles aussi associées à des lignes de texte. On retrouve aussi, des illustrations propres aux imagiers, présentant la diversité des êtres humains et des animaux [i]. L'auteur vient aussi jouer sur la couleur, offrant sur certaines pages, un jeu visuel captivant: aux pages 26 et 27, la double-page est scindée en deux par la couleur, illustrant deux valeurs de temps différentes: les couleurs chaudes, liées au jour, occupent le haut de la page, alors que les couleurs froides, liées à la nuit, se placent, elles, au bas de la page [j]. Le texte, vient se composer comme une image graphique, dont l'illustration en est le support. Ce dernier vient

[30] André Guillain,
La narration graphique
chez *l'enfant*, Tréma, 1992



[j]

s'adapter à l'illustration à laquelle il est lié et non le contraire : changeant de couleur selon les nuances de l'illustration, et venant se placer à divers endroits de la page selon le positionnement, la taille et la forme des éléments illustrés. Traité de deux manières différentes

dans cet album, on trouve, dans un premier temps, un texte utilisant une fonte à empatements, possédant une graisse légère, utilisé pour le discours omniscient de l'auteur et venant soutenir l'illustration. Puis un second, mis en valeur par une police de caractères manuscrite, réalisée aux pastels, puis numérisée. Par sa texture

et sa différence de forme, cette police vient se démarquer de celle précédemment citée, apparaissant comme un élément graphique à part entière. On l'a retrouve, dès la première de couverture, avec deux variations de graisse pour le titre et le nom de l'auteur, mais aussi dans l'ensemble de l'album, où elle est utilisée pour légender certains éléments illustrés. De plus, cette police est, elle même, soutenue par un signe narratif, qu'on pourrait qualifier de « langage graphique universel » : la flèche. Elle aussi réalisée aux pastels, la flèche, apparaît, ici, comme un connecteur graphique, entre le récit oral transposé, les informations textuelles et les illustrations, dirigeant ainsi le regard du jeune lecteur et lui indiquant la direction de lecture de l'espace graphique qui s'offre à lui [30]. C'est par cette narration visuelle, composée comme une histoire contemplative, que l'album se place comme un guide, un outil pédagogique, un médiateur entre adulte et enfant, sensibilisant au message engagé de l'auteur : protéger la planète en respectant l'environnement autour de nous.

[j] Oliver Jeffers, *Nous sommes là : notes concernant la vie sur la planète terre*, Kaléidoscope, 2018, p.26 – 27



Écomotifs



[31] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p.91

[32] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p.98

[33] Source : www.franceculture.fr/litterature/peur-du-loup-litterature-jeunesse.

[34] Source : www.wwf.fr/especes-prioritaires/tigre

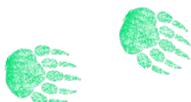
Le terme écomotif se définit comme étant un ensemble de motifs, qui sont représentés de manière récurrente dans les albums jeunesse ayant un discours écologiste. On retrouve notamment des éléments naturels à grande échelle comme la forêt, la montagne, la mer, ou bien plus petits, comme les arbres, les fleurs, les nuages... mais aussi des motifs bien différents comme le chasseur, le braconnier et bien sûr les animaux [31].

Ici, nous allons en évoquer trois d'entre eux par l'analyse complète et précise de trois albums illustrés les représentant, et s'adressant à un public allant de 4 à 6 ans. D'abord, nous commencerons avec l'écomotif de l'arbre en évoquant l'album *Dans la forêt rouge* de Chelsea Mortenson et Jen Rice. Déjà largement représenté et répandu dans la littérature jeunesse, notamment dans les contes, l'arbre est l'élément végétal qui tient le rôle principal, en observateur ou en acteur, dans plusieurs préoccupations ; celle de la déforestation bien sûr mais aussi celle de la pollution des espaces [32]. Nous nous intéressons aussi aux représentations du loup et du tigre avec *D'un grand loup rouge* de Mathias Friman et *Fuis tigre!* de Gauthier David.

Considéré comme étant l'animal le plus représenté dans la littérature jeunesse, le loup a été utilisé, depuis bien longtemps, pour représenter les peurs et les dangers, à l'image du Grand méchant loup du très célèbre conte *Les trois petits cochon*. Son statut et son image changeront à la fin du XXe siècle, passant de prédateur diabolique à espèce en voie de disparition, qu'on se doit de protéger [33]. De son côté, le tigre est le symbole incontesté de l'animal le plus braconné au monde, avec une population estimée à seulement 3 200 individus en 2010 [34]. Bien que peu représenté en tant qu'écomotif, le tigre est omniprésent dans les fictions de littérature jeunesse, où, comme le loup, son image change et tend vers une représentation de la crise environnementale actuelle.

L'arbre avec... *Dans la forêt rouge*

Publié en 2019 aux éditions La ville brûle, *Dans la forêt rouge*, est à la fois un album illustré et un livre d'artiste, de Jen Rice, écrivaine et journaliste américaine,



[35] La reliure otabind est une technique de façonnage, où le corps d'ouvrage est encollé à la couverture via une fine feuille de papier ou de feutrine. Le dos du corps et de la couverture ne sont, néanmoins, pas collés ensemble, créant un espace entre ces deux éléments et permettant d'ouvrir le livre à plat.



[k]

[k] Jen Rice et Chelsea Mortenson, *Dans la forêt rouge*, La ville brûle, 2019

et Chelsea Mortenson, artiste plasticienne, elle aussi américaine, diplômée, en 2016, des Beaux-Arts de Paris, où elle travaille actuellement. Son travail de l'image se centre principalement, sur le rapport entre l'Homme et sa perception du monde, qu'elle qualifie « d'illusion de notre propre invention ». Son intérêt pour la mise en évidence de l'étrangeté de notre appréhension du monde, tend à redonner une construction culturelle du concept de Nature.

L'album s'inscrit comme un conte écologique, abordant la question de l'impact des hommes sur leur milieu naturel, et encre dans un contexte historique bien connue : celle de l'explosion du réacteur n°4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Cette dernière a conduit à une véritable catastrophe environnementale, où les arbres de la forêt de Pripiat aussi appelée forêt rousse, située près de la centrale, devenus entièrement rouges, ont été abattus puis enfouis, avant que de nouveaux arbres ne soient replantés dans cette même zone hautement radioactive. C'est suite à cet incident, que l'histoire commence. Un ours, nommé Nesty, raconte ce tragique événement à un jeune arbre, Sosna, qui grandit au beau milieu de cette forêt malade, où ces congénères ont tous perdu la mémoire.

Dans son design extérieur, l'album se présente dans un format carré, moderne, de taille moyenne avec 48 pages. La couverture, rigide et recouverte d'un léger film plastique. La première de couverture révèle une des illustrations présente dans l'album, mettant en scène les deux protagonistes, qui occupent, au premier plan, la partie inférieure de l'image. Nous pouvons également voir la silhouette abstraite d'une ville, des étoiles et un soleil, sur la partie centrale et supérieure de l'image. Pour le titre, nous pouvons distinguer une police de caractères à empatements, qui vient se démarquer de l'image par sa valeur blanche [k]. La quatrième de couverture est, elle, beaucoup plus épurée, au centre se trouve un bâtiment en feu illustré, de petite taille, accompagné du résumé : « Dans la forêt rouge, les arbres ont perdu la mémoire... »

Le corps d'ouvrage est constitué de trois cahiers, reliés en dos carré cousu otabind [35]. Il est constitué d'une mise en page très traditionnelle : l'image est placée sur la droite,

[36] Dans une mise en page dissociative, le texte et l'image se font face sur deux pages distinctes. Traditionnellement, le texte est placé à gauche et l'image à droite, car c'est celle que le lecteur découvre en premier, celle qui est dévolue à l'action. *littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p.98

occupant toute la page, c'est elle que le lecteur voit en premier. Le texte narratif, placé sur la gauche, vient retranscrire le dialogue entre les deux protagonistes. Il est, de plus, accompagné d'un élément visuel, présent sur l'image de droite. Ce travail de la double-page, très caractéristique de l'album illustré, est appelé mise en page dissociative [36] II.

L'image vient, ici, illustrer les propos du texte, qui est prioritaire dans la compréhension de la narration. On retrouve néanmoins, au centre et à la fin de l'album, un travail différent de l'image : celle ci occupe entièrement la double-page, où il y a une absence de texte. Chaque

illustration représente un moment figé dans le temps. Les éléments visuels semblent immobiles dans l'espace de la page, seul le texte narratif amène une dynamique. Un retour dans le temps est même perçu des pages 26 à 33. De plus, l'album met en scène un récit imaginaire placé dans un lieu bien réel : la forêt de Pripiat près de Tchernobyl.



II

Dans ses illustrations, la narratrice visuelle vient aussi jouer sur différents plans; sur les premières pages, on nous offre un survol de la forêt dans sa globalité, pour finalement opérer un focus sur les arbres, et plus particulièrement sur le personnage de Sosna. Des p. 17 à 25, un véritable changement d'échelle est présent : l'ours et le petit arbre se font face dans un plan rapproché, puis dans un plan moyen, révélant leur apparence dans leur entièreté, avant d'arriver à un plan large aux p. 24 et 25, où l'image vient occuper toute la double-page offrant une vue du paysage alentour qui s'étend au delà du cadre de la page. L'image de cette double-page est très révélatrice, puisque dans sa structure, elle vient convoquer à la fois le présent et le futur : les arbres rouges enfouis, occupant la partie inférieure, font le lien avec la catastrophe écologique passée, alors que la partie supérieure, délimitée par un sol en arc de cercle,

III Jen Rice et Chelsea Mortenson, *Dans la forêt rouge*, La ville brûle, 2019, p. 18 – 19



[m]



[n]



[o]

[m] Jen Rice et Chelsea Mortenson, *Dans la forêt rouge*, La ville brûle, 2019, p. 24 – 25

[n] Jen Rice et Chelsea Mortenson, *Dans la forêt rouge*, La ville brûle, 2019, p. 28 – 29,

[o] Jen Rice et Chelsea Mortenson, *Dans la forêt rouge*, La ville brûle, 2019, p. 38 – 39

coloré en vert [m], fait lien avec le moment présent, où les deux personnages principaux se trouvent.

En ce qui concerne la technique, Chelsea Mortenson adopte la gravure sur bois, qui est aussi son domaine de prédilection. Cette technique offre un ensemble d'illustrations complexes, brutes, faites main, texturées par le bois, qui vient retranscrire ses nervures directement sur l'illustration. De plus, le matériau vient absorber l'encre, formant des irrégularités au niveau des couleurs qui, en l'absence de traits, viennent délimitées chaque éléments illustrés. Un jeu visuel qui définit l'illustration comme une matière vivante, si bien que le lecteur semble tenir un morceau d'écorce entre les mains, offrant une proximité entre l'arbre, évoqué par la gravure, et le papier, support de l'image. L'utilisation d'une palette restreinte, partant d'un dégradé de vert, d'orange, à un mélange de rouge et de marron, place l'image dans la mélancolie du contexte, voulue par l'illustratrice. Sur certaines pages, l'image est traitée en bichromie, rendant son interprétation plus complexe, et altérant la visibilité des éléments illustrés [n].

La représentation de l'arbre, dans cet album, est à la fois réaliste et métaphorique, puisque le tronc de Sosna, jeune arbre et personnage principal de l'histoire, est représenté par la silhouette d'un enfant enraciné, accompagné d'un épais feuillage [o]. Une représentation qui vient accentuer le lien entre l'arbre et l'enfant : chacun cherche des réponses concernant son environnement, son histoire et ses dangers, en demandant à un ours, victime de cette catastrophe nucléaire, et représentation métaphorique de l'adulte, mettant un accent fort sur l'impact néfaste de l'Homme sur un milieu naturel. De plus, le bois, utilisé comme outil technique dans la réalisation des images est une preuve de l'importance accordée à cet écomotif dans l'album.



[37] Le format oblong est un format qui se déploie dans toute sa largeur. L'album devient un espace panoramique, favorisant notamment l'expression du temps et du mouvement.

[38] Dans la structure d'un livre, les pages liminaires sont un ensemble de pages non chiffrées présentant au début de l'ouvrage. Elles regroupent le faux-titre, la page de titre, la préface ou encore la table des matières.



[p]

[p] Mathias Friman, *D'un grand loup rouge*, Les Fourmis Rouges, 2020

Le loup avec... *D'un grand loup rouge*

Chassé de son territoire détruit par les hommes, un loup rouge, traverse, seul, déserts, rivières, montagnes, pour survivre. Au court de son voyage, il rencontre une meute de loup, méfiante, se définissant comme des loups blancs, et le rejetant avec mépris. Le chef de la horde, finit néanmoins par l'accepter, rappelant à ses semblables qu'ils sont tous descendants de migrants. Voilà la sublime histoire de l'album *D'un grand loup rouge*, mêlant à la fois la thématique de la destruction des habitats par l'Homme et de la migration.

À la fois écrit et illustré par Mathias Friman, cet album illustré, publié en 2020 par la maison d'édition Les Fourmis Rouges, à mi-chemin entre la fiction et le documentaire, fait partie d'une petite série d'albums consacrée à la Nature, avec *D'une petite graine verte*, abordant le cycle de vie des arbres, et *D'une petite mouche bleue*, un conte illustrant les différentes étapes de la chaîne alimentaire. Diplômé de l'École nationale des Beaux-Arts, Mathias Friman, s'est reconverti en auteur/illustrateur après une carrière en tant que garde républicain. Il est notamment, en 2015, lauréat du concours « des parents, des bébés, un livre » avec l'album *Le petit caméléon*, écrit par l'autrice jeunesse Caroline Pellissier.

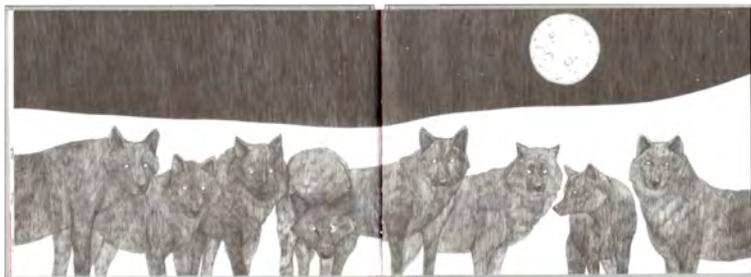
L'album, de petite taille et composé de 32 pages, possède un format dit oblong **[37]**. Un format qui permet la mise en place d'une évolution temporelle rapide et de développer une histoire où le mouvement est mis en avant. Réalisé en reliure dos carré cousu otobind, la couture est visible à plusieurs endroits de l'album. La couverture, cartonnée, est recouverte d'un papier gris mat très fin et légèrement pailleté, qui apporte une texture, agréable au touché. La première de couverture donne une dimension ludique au support par la présence d'une découpe circulaire, surplombant le titre, utilisant une police de caractères sans serif **[p]**. Cette découpe vient révéler, en partie, l'illustration d'un loup rouge se déployant sur la page de garde. Entre cette dernière et la page de titre, se place une double-page liminaire **[38]** entièrement illustrée, que l'on retrouve aussi sur la page de fin et la 3^e de couverture. Cette double-page présente, par un jeu de symétrie,

[39] Dans une mise en page associative, le texte et l'image sont entremêlés. L'illustration occupe, dans la plupart des cas, la totalité de l'espace de la page; et le texte est, quand à lui, placé en-dessous ou au-dessus de cette dernière.

différentes phases de la lune, réalisées en noir et blanc, et mises en valeur par le fond monochrome rouge orangé sur lequel elles sont placées. Chaque illustration est traitée, dans cet album, de façon très réaliste. Le narrateur visuel vient jouer entre la finesse du trait au crayon à papier et les nuances de noir produites par le fusain, venant créer à la fois des images épurées et poétiques, mais aussi très saturées, les plaçant dans un contexte très sombre, voire effrayant [q]. Le loup rouge, protagoniste de l'histoire, vient, lui, se démarquer de l'espace graphique monochrome, structuré de diverses nuances de gris et de noir, par son pelage coloré d'un rouge orangé vif. Cet usage de la couleur vient offrir une importance visuelle capitale à ce personnage [r]. Chaque élément visuel est très détaillé, incitant le lecteur à une véritable exploration visuelle: réalisme très poussé du pelage des loups, des éléments mécaniques des structures pétrolières aux p. 12 et 13, ou encore de l'écorce des arbres où l'on vient distinguer de fines nervures [s]. Aux p. 10 et 11, l'illustrateur opère un travail visuel d'une grande précision, le loup se place sur un sol saturé de feuilles mortes, chacune de forme végétale différente, venant former un parterre graphique complexe. On distingue aussi une canette « Cola » et une bouteille d'eau au premier plan où l'on déchiffre facilement la description: « **Eau, une source mise en bouteille** ».

L'album présente une mise en page dite associative [39]. L'image occupe l'entièreté de la double page, et sert de support au texte narratif. Ce dernier, retranscrivant les pensées du loup rouge, vient se placer, soit, dans les zones creuses de l'image, s'adaptant ainsi aux éléments visuels présents, soit, directement sur l'image, changeant de couleur selon les diverses nuances de noir et de blanc. Il y a une complémentarité de lecture, bien que possédant une place plus importante dans la narration, l'image est indissociable du texte dans la compréhension de l'histoire et du contexte.

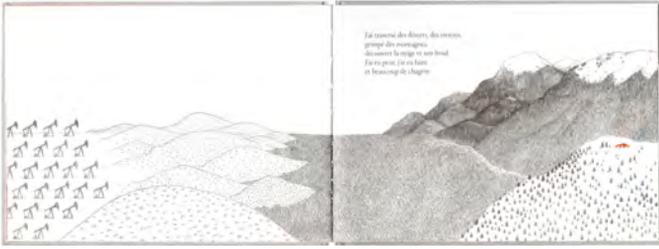
[q] Mathias Friman,
D'un grand loup rouge,
Les Fourmis Rouges,
2020, p.18 – 19



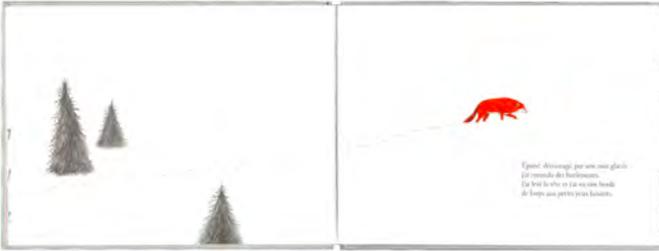
[r] Mathias Friman,
D'un grand loup rouge,
Les Fourmis Rouges,
2020, p.22 – 23

[s] Mathias Friman,
D'un grand loup rouge,
Les Fourmis Rouges,
2020, p.12 – 13





[t]



[u]

Grâce au format oblong, la double-page donne vie à de large espace extérieur, à des illustrations conçues comme des images panoramiques qui s'étendent au delà de la page, permettant notamment de mieux spatialiser le temps. Aux p.14 et 15, cette spatialisation est bien visible, l'image, dont la lecture se fait de gauche à droite, déploie plusieurs moments du voyage du loup rouge, dans différentes zones géographiques : le départ de son territoire

détruit par l'Homme, illustré par des infrastructures pétrolières, à la traversée de déserts, de rivières et de forêts, jusqu'à son arrivée dans les montagnes enneigées, tout cela sur une même double-page. L'ordre de lecture de l'image est d'ailleurs identique à celle du texte : déserts — rivière — montagne [t]. Un changement d'échelle est réalisé sur la double-page suivante ; le loup rouge perçu en tout petit dans l'image panoramique précédente, vient ici occuper un espace graphique très épuré, où il se démarque du fond blanc par sa couleur rouge orangé. De plus, la ligne de traces laissées par ce dernier, et qui vient occuper les trois quart de l'image, illustre la progression du mouvement du personnage dans l'espace de la page [u]. L'unité de temps est convoquée dès le début de l'album ; on observe visuellement une évolution des décors des p. 8 à 13. Dans un premier temps, la première double-page illustre un événement passé, où les couleurs y sont accentuées, présentant un écosystème intact. Vient ensuite, une double-page de « transition » où le loup se retrouve seul au milieu d'une forêt complètement rasée, parsemée de débris : bouteille, canette, chaussure, ainsi que des cartouches de calibre 12, colorée comme le pelage du

[t] Mathias Friman, *D'un grand loup rouge*, Les Fourmis Rouges, 2020, p.14 – 15

[u] Mathias Friman, *D'un grand loup rouge*, Les Fourmis Rouges, 2020, p.16 – 17

loup en rouge orangé, venant se démarquer du reste de l'espace graphique. La perspective est, ici, particulièrement visible, grâce à la répartition des troncs d'arbre coupés sur les différents plans de l'illustration. Cette évolution se termine avec une dernière double-page, présentant le protagoniste hurlant au beau milieu d'un paysage désertique jonché de structures pétrolières.

L'écomotif du loup est ici porteur d'un double sens ; il représente à la fois l'animal victime de la destruction de son habitat, mais aussi l'Homme, de façon métaphorique, fuyant sa terre d'origine, pour trouver un meilleur foyer malgré sa différence.

Le tigre avec... *Fuis tigre!*

« **Fuis tigre. Tu es plus rapide que le feu. Vif, déployé, tu le distances. Fuis tigre. Emjambe. Rampe. Bondis. Échappe aux flammes qui s'étirent pour te prendre. Aux arbres qui tombent. À la fumée suffocante. Au souffle terrifiant de l'incendie. Fuis tigre. Ta terre natale disparaît derrière toi. Il restera ton histoire.** » Voici ce que nous offre le résumé de la 4^{ème} de couverture de l'album *Fuis tigre!* Écrit par l'auteur-illustrateur Gauthier David et publié en 2018 par Seuil Jeunesse, cet album illustré conte l'histoire d'un tigre, qui pour survivre, doit fuir son territoire en feu et se cacher au sein du monde des hommes. Malgré un chemin semé d'embuches, ce tigre trouvera refuge auprès d'un petit garçon, qui le sauvera et lui offrira une nouvelle vie. L'ensemble des illustrations sont, elles, réalisées par Gaëtan Dorémus, auteur-illustrateur français, diplômé de l'École supérieure des Arts décoratifs de Strasbourg, ayant notamment travaillé pour la publicité et la presse, tel que Libération ou encore Télérama.

Présenté dans un format oblong, l'album illustré est composé de 40 pages, relié en dos carré cousu otobind. Sur sa première de couverture, entièrement illustrée, un espace graphique complexe et dynamique s'offre à nous. Le tigre, dont la couleur jaune se confond avec celle des flammes, occupe, par son élan, toute la largeur de la couverture. Ce mouvement illustré, vient structurer l'image, lui donnant un sens de lecture de gauche à droite ; opérant aussi une transition au niveau



[40] Blanc entourant une illustration ou un pavé de texte.



[v]



[w]

des couleurs, passant d'un jaune vif à un gris bleuté. Venant se placer sur l'image, le titre, écrit à la main de façon très enfantine, apporte une originalité graphique à la couverture : maladresse du trait, points gribouillés, différentes épaisseurs et tailles de lettre, interlignage varié [v]. On retrouve ce style d'écriture pour le nom des auteurs, de la maison d'édition mais aussi pour le bloc de texte placé sur la 4e de couverture. De plus, l'agencement original de ce dernier, vient créer une forme graphique unique, venant se démarquer du fond jaune épuré. Bien que tournant seulement autour d'une mise en page dissociative, l'album offre diverses dispositions de l'image dans la page. On l'a retrouve placée sur la gauche aux p. 4 et 36 ; occupant l'espace le plus important,

se déployant sur la totalité de la page, elle est « lue » avant le texte, qui, lui, se résume à quelques mots : « C'est la fin » (p. 5), « Ce nouveau début » (p. 37). Il s'agit ainsi d'une entrée/sortie en lecture par l'image, qui vient porter la narration.

À l'inverse, sur les deux doubles pages qui suivent la p. 5, l'image est située sur la droite. Occupant toujours la totalité de la page, elle vient se confronter à un texte bien plus long et complexe, structuré par un interlignage important, devenant prioritaire sur cette dernière en véhiculant le récit.

L'image, possédant à la fois une fonction descriptive et narrative, vient confirmer et illustrer le message délivré par le texte, ce qui met l'accent sur l'importance de la relation texte/image dans l'élaboration du sens. Par la suite, le narrateur visuel opère une véritable variation de l'échelle des images à partir de la p. 11. Sur cette dernière jusqu'à la p. 17, l'illustration est entourée d'un blanc tournant [40], qui devient de plus en plus important au fil des pages [w]. Cet espace vide, permet notamment de mettre l'image en valeur, de la faire « respirer ».

À la p. 21, ce dernier permet même à l'image de sortir de son propre cadre [x]. De plus, il est aussi important de noter que le texte n'est pas omniprésent dans cet

[v] Gauthier David et Gaetan Doré, *Fuis Tigre!*, Seuil Jeunesse, 2018

[w] Gauthier David et Gaetan Doré, *Fuis Tigre!*, Seuil Jeunesse, 2018, p. 16 – 17



[x]



[y]

[x] Gauthier David et Gaetan Dorémus, *Fuis Tigre!*, Seuil Jeunesse, 2018, détails de l'illustration de la p.21

[y] Gauthier David et Gaetan Dorémus, *Fuis Tigre!*, Seuil Jeunesse, 2018, p. 23

album, en effet, deux doubles pages viennent se démarquer des autres : sur les premières (p.26 et 27), deux images se confrontent, illustrant deux scènes différentes, alors que sur les suivantes (p. 34 et 35), une seule image est représentée, entourée et coupée en deux par le blanc tournant. Cette variation de la taille de l'image, des échelles, des blancs tournants, offre une grande dynamique visuelle ; c'est l'image qui apporte du mouvement à la lecture, comme nous pouvons le voir aux p.19 et 23, où les actions illustrées sont accentuées par l'inclinaison du cadre de l'image [ly]. L'expression de

la simultanéité est relativement mise en évidence dans cet album. On retrouve notamment la représentation graphique de plusieurs actions simultanées dans un même espace : à la p.13, s'offre à nous l'image d'une rue délabrée, où se déroule diverses actes. Au premier plan, une femme fait du vélo ; deux hommes se promènent au second plan, l'un écoutant de la musique, l'autre marchant dans le hors-champ de l'image; alors qu'au troisième plan, deux personnes discutent. Au même moment et au même endroit, le tigre, représenté en tout petit, tente d'échapper à un groupe de rats en s'agrippant à des fils électriques [z]. Chaque action est saisie sur le vif, dans un espace commun. Une représentation de l'espace et du temps qui diffère légèrement à la page 11, où plusieurs évènements se produisent dans divers endroits: circulation automobile, déambulation dans une ruelle, dissimulation du tigre derrière un banc [az]. La p.15 est aussi très évocatrice



[z]

les plus importants dans cet album, donnant une véritable satisfaction visuelle au lecteur. Ces illustrations se parent de nuances vives, flamboyantes ; se sont elles qui viennent structurées chaque élément visuel. Dans cet espace graphique très coloré, le tigre vient se démarquer par son jaune lumineux, presque aveuglant. Chaque image est très détaillée ; le lecteur doit explorer cet espace graphique relativement complexe, à la recherche du tigre, dont la taille diffère à chaque illustration. Cette dimension ludique se retrouve tout particulièrement à la p.17 [c2].

Corps déformés, expressions faciales accentuées, voire étranges, chaque personnage est illustré avec une grande expressivité. Le tigre, quand à lui, par sa représentation, presque anthropomorphe à la fin de l'album, semble faire écho à l'allure monstrueuse et attachante des maximonstres de Maurice Sendak. Une apparence à la fois effrayante et captivante qui fait du tigre un écomotif dont la symbolique est similaire à celle du loup, précédemment évoquée avec l'album *D'un grand loup rouge*.

[z] Gauthier David et Gaetan Doré, *Fuis Tigre!*, Seuil Jeunesse, 2018, détails de l'illustration de la p.13



[a2] Gauthier David et Gaetan Dorémus, *Fuis Tigre!*, Seuil Jeunesse, 2018, détails de l'illustration de la p.11



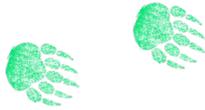
[b2] Gauthier David et Gaetan Dorémus, *Fuis Tigre!*, Seuil Jeunesse, 2018, détails de l'illustration de la p.15



[c2] Gauthier David et Gaetan Dorémus, *Fuis Tigre!*, Seuil Jeunesse, 2018, détails de l'illustration de la p.17



Écothèmes



[41] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p.91

[42] Concours destiné à tout auteur et illustrateur britannique, n'ayant aucun album jeunesse à leur actif.

Très proche de celui des écomotifs, le terme écothème rassemble, lui, un ensemble de thématiques émergentes, principalement liées aux problèmes environnementaux, dans les albums jeunesse ayant un discours écologiste. Il y a bien sûr le réchauffement climatique, qui est sans doute un des problèmes écologiques les plus évoqués de nos jours; mais on trouve aussi des sujets comme la pollution, les marées noires, la surconsommation ou encore le manque d'eau. Ces thématiques viennent envisager toutes les manières dont on « assassine notre planète » et deviennent de nouveaux sujets de fiction [41].

Comme pour les écomotifs, nous allons analyser trois albums illustrés, abordant les thématiques qui me semblent les plus traitées et les plus connues par leur portée médiatique: à savoir le réchauffement climatique avec l'album de Rosie Eve, *Demain, il fera beau*, puis nous aborderons la question de la déforestation avec *Vert, une histoire de la jungle* de Stéphane Kiehl, pour finir sur la disparition des espaces avec *Il y avait une maison* de Philippe Nessmann et Camille Nicolazzi. Ces albums s'adressent à un public allant de 3 à 6 ans.

Le réchauffement climatique avec... *Demain, il fera beau*

Publié en 2018 aux éditions Saltimbanque, *Demain, il fera beau* est un album illustré écrit et illustré par Rosie Eve, illustratrice britannique. Se définissant comme une « conteuse visuelle », Rosie Eve a travaillé chez The Mill, société britannique spécialisée en effets spéciaux dans le milieu du cinéma, de la musique ou encore du jeu vidéo. Elle a notamment participé à la réalisation de film, a fait de la scénarisation, de la manipulation d'image, de la mise en page et a dessiné de nombreux storyboards pour le studio. Cette expérience, ainsi que sa passion pour la gravure japonaise, les bandes dessinées et les documentaires, se reflètent sur son travail, et notamment dans cet album, qui est d'ailleurs son premier livre jeunesse, nommé au Stratford-Salariya Book prize [42], en 2017.

Ce dernier est présenté comme une fable écologique positive, mettant en scène un petit ourson, victime de la fonte des glaces et de la montée des eaux. Séparé de sa mère, il se jette à l'eau et part découvrir le



[43] Format d'ouvrage se dépliant dans le sens de la largeur. Aussi connu sous le nom de format paysage.



[d2]

monde pour constater, par lui même, les dégats causés par les hommes, qui sont simplement évoqués dans l'histoire. De plus, l'album présente à la fin, une double-page documentaire apportant diverses connaissances sur l'Arctique: on retrouve des informations concernant l'origine du mot «Arctique», mais aussi sur les espèces et les hommes qui habitent ce territoire, ainsi que des explications sur l'impact du réchauffement climatique sur la planète et sur l'ours polaire, grande victime de cette catastrophe écologique.

Dans son aspect extérieur, l'album, composé de 40 pages et relié, lui aussi, en otabind, se présente dans un format rectangulaire dit «à l'italienne» [43]. Sa couverture [d2], épaisse, est entièrement cartonnée, la rendant fragile mais biodégradable! Elle est recouverte d'un papier mat, très fin, sur lequel est imprimé le contenu visuel. Au centre de la première de couverture, se présente à nous le personnage principal, accompagné du titre, qui semble être une police sans serif manuscrite. Ces deux éléments sont superposés à une image d'arrière plan, qui s'étend de la première à la quatrième de couverture, en passant par le dos de l'album. Cette dernière illustre le plan panoramique d'un océan, parsemé de morceaux de banquise. De plus, on peut même apercevoir, sur la quatrième de couverture, l'ourson nager dans ce vaste océan, en tout petit, proche du résumé. Le corps d'ouvrage est, lui, structuré par deux doubles-pages liminaires illustrées, occupant la deuxième de couverture et la p. 3, ainsi que la troisième de couverture et la p. 38.

Parmis ce corpus d'albums, *Demain, il fera beau*, est sans aucun doute celui qui possède la mise en page la plus polyvalente et la plus complexe: Rosie Eve vient allier les codes de l'album illustré à ceux de la bande dessinée et du documentaire. Dès la première double-page, l'image occupe l'entièreté de cette dernière, elle vient servir de support à un discours narratif omniscient, tenu par la mère de l'ourson [e2]. On est alors sur une mise en page associative, qui est utilisée, par la suite, à plusieurs reprises, notamment pour présenter des images panoramiques très détaillées, mais aussi des variations d'échelle et de plans moyens. Avec cette mise en page, le texte narratif

[d2] Rosie Eve, *Demain, il fera beau*, Saltimbanque, 2018

[44] Encadré contenant les éléments narratifs et descriptifs énoncés par le narrateur.

[45] Également appelée strip, une bande est une succession horizontale de plusieurs images.

[46] Dans une bande dessinée, une vignette, aussi appelée case, est une image délimitée par un cadre.

[47] Forme variable, qui contient les paroles et/ou les pensées des personnages au style direct. Également appelée phylactère.

est disposé de deux manières différentes : il est soit placé directement sur l'image, en s'adaptant aux éléments illustrée, soit introduit dans un cartouche **[44]**, qui vient se superposer à l'image. Mais dans la grande majorité, l'album présente des planches, composées de plusieurs bandes **[45]**. On est alors sur une mise en page propre à la bande dessinée, où le nombre, la forme et la taille des vignettes **[46]**, également appelé cases, diffèrent à chaque page : certaines occupent toute la largeur de la page, d'autres se présentent verticalement, ou se confrontent sur une même page. Comme dans une bande dessinée classique, les dialogues des deux personnages sont retranscrits dans des bulles, ici rectangulaires **[47]**. Cette mise en page permet notamment à l'illustratrice de varier les plans : sur les p.8 et 9, se succèdent six vignettes ; la première, située sur la partie supérieure de la page

gauche, présente une vision panoramique, alors que la suivante, affiche un plan rapproché de l'ourson et de sa mère, avant que ne se suivent trois plans moyens sur les trois vignettes suivantes. La dernière, quand à elle, se pare d'un plan de demi-ensemble, qui abouti sur un plan général



[e2]

à la double-page suivante. Cet exemple montre avec dynamisme, la portée narrative des images, qui sont la parole du récit. Se sont elles qui racontent, qui, par leur succession reconstituent le voyage de l'ourson, et qui viennent dresser les cadres spatio-temporels de l'histoire. De plus, on peut noter qu'une absence de texte ne poserait aucun problème dans la compréhension du récit face à l'expressivité des images. Néanmoins, celui ci vient apaiser le lecteur, le rassurer et lui montrer les gestes à adopter pour protéger le monde, via le discours omniscient de la mère ourse ; il est donc complémentaire aux messages délivrés par l'image. Concernant l'unité de temps, celle ci est directement convoquée par un élément visuel

[e2] Rosie Eve, *Demain, il fera beau*, Saltimbanque, 2018, p.6-7

[48] Technique photographique consistant à prendre une succession de photographies à intervalles de temps réguliers, permettant de décomposer un mouvement ou un phénomène physique.

en particulier : le soleil. Dans l'histoire, il est l'objectif final de l'ourson, celui qui incite au voyage, au mouvement, et qui représente le futur, le changement. Aux p. 20 et 21, quatre vignettes verticales s'offrent à nous. Chacune illustre, de gauche à droite, un moment différent de la journée : l'aube, l'aurore, le jour et le crépuscule. Elles viennent succéder à la double-page précédente qui représente la nuit. Le mouvement du soleil accompagne

celui de l'ourson, qui semble le suivre sur son morceau de banquise : on constate donc que l'on a quatre unités de temps différentes pour un lieu unique sur une seule double-page **[f2]**.

Les p. 22 et 23 **[g2]**, viennent, quand à elles, décomposées un seul et même mouvement en quatre actions distinctes, chacune accompagnées de texte court, sur un espace graphique commun, telle une chronophotographie **[48]**. À l'inverse, les p. 12 et 13, décomposent une action brève sur un ensemble



[f2]



[g2]

de huit vignettes. Chacune illustre, pas à pas, la chute d'un bloc de glace à la mer, sur lequel se trouvaient l'ourson et sa mère. Cette décomposition de l'action sur plusieurs images, met l'accent sur l'ampleur de cette chute par la lenteur du mouvement, qui se déploie sur les pages suivantes, et déclenche le voyage du personnage principal. Ces divers exemples, mettent en avant l'importance de la temporalité des images dans la construction du récit fictionnel.

Au niveau de la palette de couleurs, les illustrations sont composées principalement de couleurs froides, dont diverses nuances de bleu, dûe à l'omniprésence

[f2] Rosie Eve, *Demain, il fera beau*, Saltimbanque, 2018, p. 20 – 21

[g2] Rosie Eve, *Demain, il fera beau*, Saltimbanque, 2018, p. 22 – 23

[49] Traits de forme variable, qui viennent souligner la vitesse ou le mouvement d'un élément de l'image.



[h2]



[i2]

[h2] Rosie Eve, *Demain, il fera beau*, Saltimbanque, 2018, p.18 – 19

[i2] Rosie Eve, *Demain, il fera beau*, Saltimbanque, 2018, détails de l'illustration de la p.32

de l'océan, de la glace et du ciel tout le long de l'album. Ces dernières sont accompagnées de teintes de gris, ainsi que de couleurs chaudes émises par le soleil sur certaines images. À la p.18, les images, réparties sur quatre vignettes, sont entièrement en noir et blanc, et placées sur un fond monochrome. De plus, le texte, qui se démarque de l'espace graphique très sombre par sa valeur blanche, est disposé dans un cartouche, qui est ici gris anthracite, contrairement aux autres présents dans le reste de l'album. La double-page précédente arbore elle aussi un visuel monochrome,

où deux images épurées se confrontent par la couleur et le changement de plan : sur la page gauche, l'ourson, de petite taille et vu dans son entièreté, se distingue du fond noir sur lequel il est disposé ; alors que sur la page de droite, le « zoom » sur son visage, laissant seulement apparaître ses yeux et son nez, instaure un espace visuel coloré d'un blanc crème **[h2]**. Cette coloration de la page-support tient une importance toute particulière aux p.20 et 21 précédemment évoquées, où le fond affiche un dégradé gris, qui s'éclaircit au fur et à mesure de l'avancée du soleil, illustré dans les quatre vignettes présentes.

Résultat d'un mélange entre traditionnel et numérique, les illustrations de Rosie Eve sont à la fois épurées et très détaillées, elles apportent une réelle satisfaction visuelle au lecteur. Légèrement mouchetées, elles arborent à certains endroits des tirets de mouvement **[49]**, d'autres sortent même du cadre des vignettes **[i2]**. Chaque élément visuel est soigneusement travaillé avec réalisme et avec une grande précision, notamment les infrastructures humaines, englouties par les eaux, présentes à la fin de l'album. Les couleurs bleutées ainsi que la forme de certaines vagues font directement écho au style du mouvement Ukiyo-e **[50]**, et notamment à *La Grande Vague de Kanagawa* (1830), célèbre estampe d'Hokusai. Une référence graphique

[50] Mouvement artistique japonais propre à l'époque Edo (1603 - 1868), célèbre pour ses estampes gravées sur bois.

voulue par Rosie Eve, elle-même passionnée par l'estampe japonaise. Les illustrations abordent la thématique du réchauffement climatique avec douceur, où le lecteur plonge dans ce qui pourrait être un futur proche, où l'Homme a totalement disparu, victime des dégâts qu'il a lui-même causé et laissant derrière lui un monde meurtri presque dystopique, enseveli par les eaux, où un petit ourson plein d'espoir, part à sa découverte pour trouver des réponses à ses questions, encouragé par sa mère, métaphore de l'adulte engagé et soucieux de l'avenir de la nouvelle génération.

La déforestation avec... Vert, une histoire dans la jungle

Illustrateur, auteur et artiste, diplômé des Beaux-Arts de Nancy, Stéphane Kiehl a travaillé à plusieurs reprises pour des magazines, des maisons d'éditions mais aussi pour la presse. Créant principalement des fictions et des mondes imaginaires, il réalise en 2019, l'album illustré *Vert, une histoire dans la jungle*, publié aux éditions La Martinière Jeunesse. Grand révélateur de la mise en péril de la faune et la flore, l'album conte l'histoire d'un enfant, qui, avec son père et ses sœurs, quitte son village plus au Nord, pour fuir la misère, et vient s'installer au beau milieu d'une jungle verdoyante. Ils commencent alors à abattre quelques arbres pour construire leur nouvelle maison, à récolter les fruits pour se nourrir et à s'abreuver à la rivière, en parfaite cohabitation avec la faune et la flore alentour. Néanmoins, ce havre de paix ne dure pas et au fur et à mesure, d'autres hommes viennent s'installer; le village s'agrandit, prenant toujours plus de place sur cette jungle, où le vert recule. Les animaux s'enfuient, ou sont chassés par les hommes, la flore est détruite, la jungle dans son entièreté est défigurée. De son côté, l'enfant, personnage principal dont on ignore le nom, rencontre, au détour d'une balade, le seigneur des lieux: le tigre. Lui aussi contraint de céder son territoire, le félin marquera profondément l'enfant, qui prendra à ce moment là, conscience de l'erreur et des dégâts faits par les hommes, ainsi que de l'impact de la déforestation sur ces milieux naturels et sur les êtres vivants qui les peuplent. Son discours narratif retranscrit la vision du monde de l'illustrateur, souhaitant





[j2]

faire découvrir aux plus jeunes les thématiques très contemporaines, que sont la disparition de la biodiversité, la place de l'Homme sur la planète et de ses conséquences sur l'environnement.

Composé de 32 pages, cet album se présente dans un format rectangulaire, à la limite du format carré, relié en dos carré cousu otobind. L'ensemble de la couverture, très rigide, présente une illustration très sombre composée en trois couleurs: bleu, vert et noir. Cette dernière est imprimée sur un papier mat [j2]. Sur la première de couverture, on nous offre la vue d'ensemble d'une jungle de nuit, où l'on retrouve divers animaux ainsi qu'une cabane au troisième plan. Une végétation dense se place au premier plan, où l'on vient distinguer la silhouette d'un tigre, dont le front et le museau, réalisés en blanc, viennent se démarquer de l'espace graphique sombre, au même titre que la lune, située au quatrième



[k2]

plan, ainsi que le titre, placé sur l'image, et utilisant une police sans serif. La quatrième de couverture, elle, vient directement convoquer la thématique de la déforestation, puisqu'un homme coupant du bois au milieu de cette même jungle, est représenté sur la partie supérieure de l'image. Sa hache est d'ailleurs mise en valeur par sa blancheur. Le résumé est aussi évocateur puisqu'il est écrit à l'imparfait: «**Le vert était son domaine. Ici, il se sentait bien. Ici, ça sentait bon. Ici, c'était vert.**»

[j2] Stéphane Kiehl, *Vert, une histoire dans la jungle*, La Martinière Jeunesse, 2019

[k2] Stéphane Kiehl, *Vert, une histoire dans la jungle*, La Martinière Jeunesse, 2019, p.10 – 11

L'album ne présente qu'une mise en page associative, où les images, occupant par endroit un ou deux tiers de la double-page, sont habillées de texte [k2]. Cette disposition du texte et de l'image permet d'aérer le pavé typographique, parfois dense sur certaines pages, face à des illustrations relativement fournies. Ce juste équilibre entre ces deux éléments, est néanmoins, remis en question à plusieurs reprises: on retrouve sur la p.9, une image qui

vient s'étendre sur la totalité de cette dernière, ne laissant qu'un petit espace dépourvu de couleur où le texte, très court, vient se placer, devenant ici secondaire à l'image.

À l'inverse, sur les p.22 et 23, ces dernières sont dépourvues d'image, seul quelques silhouettes d'oiseaux, semblables à de petites tâches d'encre, parcourent de fond en comble la double-page. Le texte se trouve alors dans un espace graphique vide, où son placement et son agencement diffèrent entre les deux pages [l2]. Le discours narratif, tenu par l'enfant, s'arrêtant à la p. 25, les trois dernières doubles pages de l'album sont ainsi



[l2]

dépourvues de texte. Les images occupent l'intégralité des pages, et mettent l'accent sur le personnage du tigre, représenté dans trois situations différentes : fuyant son territoire ravagé par les flammes, parcourant la jungle de nuit, puis représenté accompagné

de petits. Ce contraste entre plein et vide, et cette évolution d'un espace graphique dense vers un plus épuré, sont des choix voulus par l'illustrateur, qui souhaitait représenter la déforestation par cette disparition de l'image au fur et à mesure de l'avancée de l'histoire.

Tout le long de l'album, les images nous offrent, la plupart du temps, une vision d'ensemble, plus ou moins large, de la jungle, qui s'étend au delà de la page. Une double-page sort néanmoins du lot : aux p.20 et 21, deux plans d'une même scène se confrontent. Sur la page de gauche, l'enfant est agenouillé au bord d'une rivière, au beau milieu de la jungle meurtrie, perçue dans son entièreté. Il fait face au tigre, paré de noir et de jaune, l'air menaçant, qui occupe totalement la page de droite par sa représentation en gros plan [m2]. De plus, ses plans d'ensemble laissent à voir une multitude actions simultanées dans un bon nombre d'images. Aux p.12 et 13, l'agitation des hommes autour du feu de camp crée, simultanément, la fuite de nombreux animaux, apportant une dynamique à l'espace graphique. Sur la double-

[l2] Stéphane Kiehl, *Vert, une histoire dans la jungle*, La Martinière Jeunesse, 2019, p.22 – 23

[51] 掛物, signifiant « objet accroché », désigne, au Japon, un rouleau de soie ou de papier, peint ou calligraphié à l'encre, et destiné à être accroché au mur.

page suivante, la vie du village s'anime par la flopée de personnages actifs représentés sur un même espace : un bûcheron coupe du bois, des habitants se promènent, pendant que des singes déambulent et que deux perroquets s'envolent. Comme le titre l'indique, le vert est la couleur qui domine le plus dans l'album. Elle apparaît même comme le « personnage » principal de l'histoire, symbole du vivant. Victime des hommes, sa disparition au fil des pages laisse vite place à un ensemble maussade quasi monochrome, où le noir domine. Outre la dominance du vert, les animaux ainsi que les fruits présents, arborent

des couleurs chaudes qui viennent se démarquer de la végétation luxuriante ; et tout particulièrement le tigre et son pelage jaune, devenant un des éléments visuels qui attire le plus l'attention du lecteur par sa couleur très vive. L'apparence visuelle très simplifiée des hommes,

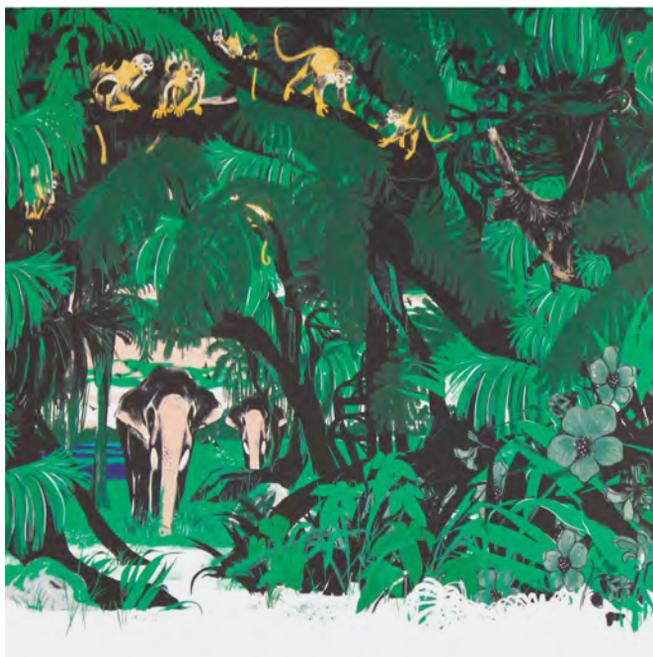
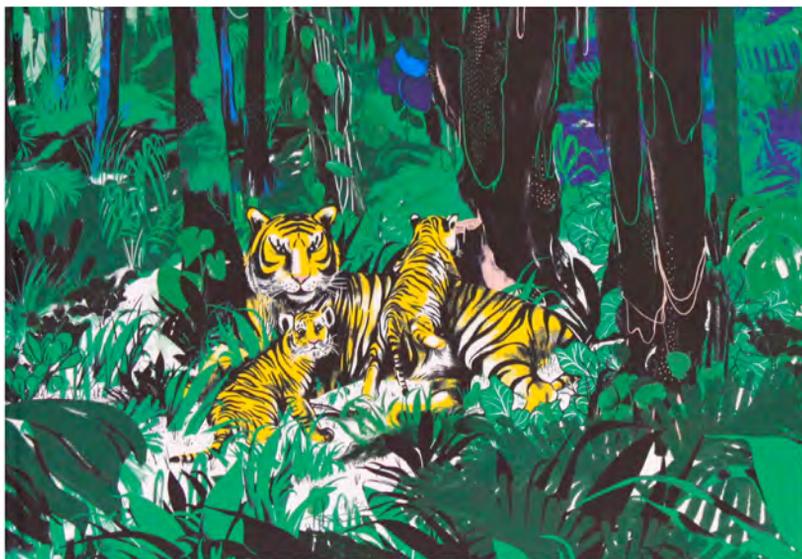


[m2]

vient créer un contraste avec celle des animaux, bien plus réaliste **[n2]**.

De plus, à la p. 25, on peut noter que la représentation du tigre fait écho à celles réalisées sur de nombreux kakémonos **[51]** dans la peinture traditionnelle chinoise et japonaise. L'ensemble de ces illustrations riches et poétiques sont un mélange de traditionnel et de numérique, elles sont d'abord esquissées à la main, puis retravaillées sur ordinateur.

[m2] Stéphane Kiehl, *Vert, une histoire dans la jungle*, La Martinière Jeunesse, 2019, p. 20 – 21



[n2] Stéphane Kiehl, *Vert, une histoire dans la jungle*, La Martinière Jeunesse, 2019, détails des illustrations des p. 31, 10 et 15



La disparition des espèces avec... *Il y avait une maison*

Parmi tous les albums illustrés jusqu'ici présentés, ce dernier, est sans aucun doute, le plus éco-conçu, que se soit dans sa forme, que dans son contenu. Publié en 2019, aux éditions La cabane bleue, l'album *Il y avait une maison*, est le fruit d'une collaboration entre l'illustratrice nantaise Camille Nicolazzi et Philippe Nessmann, scientifique et auteur jeunesse, comptant plus d'une quarantaine de documentaires et une dizaine de romans pour enfants à son actif. Il a notamment été sélectionné pour le prix UNICEF de littérature jeunesse 2020 dans la catégorie 6 - 8 ans.

Véritable fable écologique, l'album met principalement en relief la disparition de diverses espèces menacées et de la biodiversité en abordant des thématiques bien spécifiques, tel que le réchauffement climatique, la déforestation, l'introduction des espèces envahissantes et des déchets plastiques, ainsi que la pollution par les pesticides. De plus, ces thèmes sont repris et expliqués de manière synthétique à la fin de l'album, sur une double-page documentaire, où l'on retrouve aussi, des conseils pratiques de Julien Vidal, créateur de *Ça commence par moi*, projet qui a pour but d'adopter une action écocitoyenne chaque jour pendant un an. Ici, seul cinq gestes écolos à adopter au quotidien sont évoqués, sur un ton enfantin.

Concernant l'histoire même de l'album, cette dernière tourne autour d'une maison, ici métaphore de la planète, où cohabitent de nombreux animaux, dont l'ours polaire, l'abeille, l'orang-outan, mais aussi l'homme, que l'on ne découvre qu'aux deux tiers du livre. Mais un jour, ce dernier commence à pulvériser des produits chimiques sur les fruits, ce qui causa la disparition de l'abeille. Les animaux décidèrent de partir à sa recherche, sans succès et finirent par l'oublier. Le lendemain, le grand arbre de la maison est abattu ; dévasté de la destruction de son « lit », l'orang-outan disparaît à son tour. Un sentiment d'inquiétude et de peur s'installe au sein de la demeure, où ses habitants se volatilisent les uns après les autres. Face à ce fléau, l'homme décide de repeupler les lieux ; arrive alors un chien ainsi qu'une étrange matière appelée

[52] Format d'ouvrage se dépliant dans le sens de la hauteur. Aussi connu sous le nom de format portrait.

[53] Technique qui consiste à appliquer un film plastique sur une surface imprimée pour lui apporter une finition supérieure.



[o2]

[o2] Philippe Nessmann et Camille Nicolazzi, *Il y avait une maison*, La cabane bleue, 2019

plastique, qui causeront la perte du petit marsupial, chassé par l'animal domestique, et du merlan bleu, ne supportant plus sa cohabitation avec les déchets dans son aquarium. La maison est désormais vide ; même le chien est parti, laissant l'homme seul au milieu d'un amas de déchets, où l'atmosphère y est irrespirable. Face à sa solitude et à la saleté l'entourant, ce dernier prend conscience des dégâts qu'il a lui même causé et décide de se prendre en main et de rebattir la maison, avant qu'il ne soit trop tard. Ses efforts seront bientôt récompensés, puisque au matin suivant, l'abeille était de retour.

Composé de 32 pages, relié en dos carré cousu otabind, l'album arbore un format rectangulaire, dit « à la française » **[52]**, proche de celui du A4. Ce format permet notamment dans cet album, de mettre la narration par l'image en avant. Sa couverture cartonnée, relativement rigide, est recouverte d'un papier Wibalin, éco-certifié. Cette dernière présente une illustration, qui rassemble la plupart des animaux présents dans l'histoire, occupant la partie inférieure de l'image. Sur la partie supérieure, se trouve le titre qui semble avoir été peint à la main puis numérisé **[o2]**. Très visible, il se démarque de l'image par son corps important et sa valeur blanche. La quatrième de couverture est, elle, bien différente : rassemblant bien sûr le titre de l'album et son résumé sur un fond bleu épuré, cette dernière souligne la démarche éco-responsable faite par la maison d'éditions La cabane bleue. L'ensemble de l'ouvrage est imprimé sur un papier Magno Natural, lui aussi éco-certifié. De plus, l'absence de pelliculage **[53]**, réduisant fortement la protection de l'album face à l'usure, renforce néanmoins son image de livre « vert » entièrement recyclable !

Du début à la fin de l'album, sans compter la partie documentaire, ce dernier arbore une mise en page associative : les images se déploient sur chaque double-page, continuant en hors-champ. Néanmoins, même si la présence des images y est débordante, ces dernières tiennent simplement une fonction descriptive face à un texte tenant le premier rôle dans la compréhension du récit. Elles apportent notamment diverses précisions quand à la description des personnages et des lieux



[p2]

présentés, ce que le texte, ici constitué à la fois du discours omniscient du narrateur et des dialogues des animaux, ne peut pas prendre en charge dans l'espace même de l'album. De plus, elles viennent susciter l'émotion et alimenter l'imaginaire de l'enfant, notamment par l'expressivité du regard des animaux, montrant leur impuissance

et leur détresse. Même si l'ordre de lecture des messages visuels et verbaux pose question avec cette mise en page, chacun se comprennent successivement, le lecteur effectue ainsi un va-et-vient entre le texte et l'image, notamment lors de la présence de dialogue. À la p. 24, deux blocs de texte viennent jouer avec la composition de l'image, ils sont placés de façon à être liés directement aux éléments qu'ils doivent retranscrire : ici une fenêtre et des déchets [p2].

L'utilisation de plans moyens et de plans rapprochés dans une bonne partie de l'album, permet de mettre l'accent sur les émotions des personnage mais aussi d'avoir un aperçu de chaque pièce de la maison. L'album est, de plus, structuré par deux doubles-pages présentant deux plans opposés : aux p. 6 et 7, une vue d'ensemble nous dévoile une partie de la maison ainsi que l'espace dans lequel elle est implantée ; le texte vient notamment nous donner les informations supplémentaires de la location géographique de ces deux éléments sur cette même page : « **L'y avait en ce temps-là une vaste maison perdue dans les montagnes.** »

Aux p. 26 et 27, nous avons ici un gros plan sur l'homme et l'abeille, qui met en avant la complicité et le respect entre les deux personnages. Le lien entre l'intérieur et l'extérieur de la maison, principalement par l'image d'une fenêtre, vient confronter la représentation de divers lieux sur un

[p2] Philippe Nessmann et Camille Nicolazzi, *Il y avait une maison*, La cabane bleue, 2019, p. 24 – 25



[q2]

même espace et illustrer l'unité de temps. Aux p. 6 et 7, on retrouve à la fois, un espace montagneux extérieur, occupant la moitié de la double-page, ainsi qu'un espace habité intérieur où se déroulent diverses actions simultanées : au rez-de-chaussée un phoque monte les escaliers, à l'étage supérieur un manchot allume une lampe, alors qu'au niveau de la porte d'entrée un orang-outan se balance. Ce sont les différentes fenêtres et l'unique porte qui permettent l'ouverture vers un espace



[r2]

nouveau, rendant ces actions visibles. Aux p. 22 et 23, la fenêtre donne ici, à l'inverse, une vision de l'extérieur où sont représentés tous les animaux disparus. Cette représentation vient, de plus, évoquée le passé, la période où tous les habitants de la maison étaient réunis, en contraste avec l'espace intérieur, lié au présent, où est placé l'homme, soucieux, prenant

conscience des dégâts qu'il a causé [q2]. Bien que dans la plupart du temps, les émotions des personnages semblent primées sur leur mouvement, une double-page (p. 16 et 17) se démarque du reste de l'ouvrage par son dynamisme : l'espace graphique nous dévoile le petit marsupial et l'oiseau, poursuivis par le chien, lâché par l'homme, venant tout juste d'ouvrir la porte. Ces actions simultanées sont accompagnées par une multitude de branches végétales, qui semblent projetées dans l'air par le passage des animaux, renforçant la dynamique de la scène [r2].

[q2] Philippe Nessmann et Camille Nicolazzi, *Il y avait une maison*, La cabane bleue, 2019, p. 22 – 23

[r2] Philippe Nessmann et Camille Nicolazzi, *Il y avait une maison*, La cabane bleue, 2019, p. 12 – 13

L'ensemble des illustrations de Camille Nicolazzi, sont réalisées à l'aquarelle. Chaque personnage, végétal, élément architectural sont illustrés par des formes quasi géométriques, offrant des images douces et poétiques. Utilisant une palette de couleur très vive, on retrouve, grâce à l'aquarelle, une multitude de dégradés, ainsi qu'un effet de transparence coloré sur certaines illustrations [s2]. L'illustratrice vient, de plus, jouer sur

le contraste entre couleurs claires et couleurs sombres, où le vert et son complémentaire le rouge, dominent largement tout au long de l'album et plus particulièrement aux p.22 et 23.

Avec ce récit engagé dans la préservation de la biodiversité, Philippe Nessmann invite le jeune lecteur à aborder les enjeux écologiques de notre époque et l'impact de notre vie moderne sur l'environnement qui nous entoure, sans passer par un discours moralisateur. De plus, le regard optimiste de l'auteur sur l'avenir est clairement évoqué par les actions concrètes réalisées lors de la prise de conscience dans l'histoire même de l'album.



[s2] Philippe Nessmann et
Camille Nicolazzi, *Il y avait
une maison*, La cabane bleue,
2019, détails de l'illustration
de la p.14 – 15



[54] *Nos voisins, les hommes* (2006), *Le Lorax* (2012) et *Bambi* (1942) sont trois films d'animations abordant des questions environnementales.

[55] Entretien avec Gaëtan Dorémus, voir p.69

[56] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p.318

L'intérêt premier de cet écrit était avant tout de découvrir et de traiter un ensemble d'albums abordant des thèmes émergents, à savoir des thèmes écologiques tournant autour des questions de la biodiversité et de sa mise en péril. Grand sujet d'actualité depuis le début du XXI^e siècle, la menace qui pèse sur la biodiversité ainsi que ses questions de préservation, ne sont plus des propos seulement évoqués par la communauté scientifique. Déjà présents dans le domaine du cinéma [54] pour enfants, ils sont abordés par la littérature jeunesse depuis maintenant plus de sept ans, par des auteurs, illustrateurs et éditeurs, soucieux d'avertir les adultes de demain par le moyen de l'album. Selon Gaëtan Dorémus, il est néanmoins important de ne pas tomber dans le livre-tract, qui vient persuader son lecteur de quelque chose à coups de marteau, l'album à message effaçant ainsi les autres dimensions, littéraires et plastiques [55].

L'idée d'analyser un album illustré au contenu éco-engagé, c'est aussi évoquer la manière dont l'auteur et l'illustrateur retranscrivent et illustrent leur vision des crises environnementales, qui viennent néanmoins se placer dans un cadre qui les préexiste, à savoir celui associant animaux, nature et enfance [56]. Comme vu précédemment avec le corpus d'albums étudié, des similitudes et des différences sont clairement visibles dans l'approche de ces fables écologiques. Les notions de réel et d'imaginaire y sont entremêlés : les catastrophes environnementales qui prennent place dans ces histoires sont bien réelles, mais la dimension fictionnelle de ces dernières permet notamment de « jouer » avec la catastrophe convoquée, de la rendre familière au lecteur, notamment en la comparant à une série d'épreuves, à un obstacle voire un antagoniste que doit franchir le héros pour en échapper. L'imprévisibilité de ces catastrophes écologiques est, de plus, évoquée, dans certains albums, par un univers futur inconnu presque dystopique, héritage d'un passé négligé. Chaque illustrateur appuie, aussi, sur l'importance capitale de l'auto-formation du héros / personnage principal, auquel le lecteur peut s'identifier, et en tirer un apprentissage subjectif positif. Les réponses esthétiques du texte et de l'image, sont de plus très

[57] Sources : www.franceinter.fr/livres/livres-pour-enfants-pourquoi-les-animaux-sont-omnipresents

[58] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p. 321

[59] Entretien avec Gaëtan Dorémus, voir p. 69

variées; la biodiversité et ses nombreux sous-thèmes sont représentés d'un extrême à l'autre : certains auteurs misent sur un texte poignant jalonné de dialogues (*Il y avait une maison*), d'autres sur un texte doux et poétique (*Dans la forêt rouge*). Même constat côté visuel, les images sont parfois brutes, crues comme dans *Vert, une histoire dans la jungle*, où le tigre, effrayé est encerclé par un incendie provoqué par l'homme, à l'inverse de *Il y avait une maison*, où la fuite des animaux est soigneusement représentée par la disparition visuelle de ses derniers d'une double-page à l'autre. De plus, l'importance de l'utilisation des animaux, dans cette perspective écologique, vient à la fois convoquer directement le thème de la biodiversité, mais aussi le rôle privilégié et la complicité que possède l'animal avec le jeune lecteur [57]. L'enfant voit en l'image d'un animal, une figure rassurante, accompagnante, sincère, qui lui permet de comprendre et de faire face à la complexité de la réalité du monde qui l'entoure. L'écolije tend ainsi vers la capacité poétique de la littérature jeunesse à stimuler l'imagination, à soulever le pouvoir des histoires, au détriment de son contenu idéologique, l'important étant de ne pas avoir un discours moralisateur, même quand il s'agit de « sauver » notre planète. D'après les dires de la philosophe Catherine Larrère sur l'écolije, l'enjeu premier serait donc de préparer la future génération à vivre le plus sereinement possible dans le monde de demain, en cultivant, chez elle, la capacité à éprouver de la sympathie pour l'environnement qui l'entoure, allant des végétaux aux minéraux, en passant par l'ensemble du monde animal [58].

« J'essaye de montrer la beauté du monde aux enfants (si on aime le monde on a envie de le défendre), même si cette beauté est parfois paradoxale parce le monde est abimé, injuste. »

— Gaëtan Dorémus [59].

[60] Terme désignant une nouvelle ère géologique qui se caractérise par l'avènement de l'homme comme étant une véritable « force géologique » capable de modifier la planète.

[61] Fable et conte sont deux termes bien différents : une fable désigne une histoire courte, qui vise à offrir une leçon de vie. Le rôle principal est souvent tenu par des animaux possédant des caractéristiques humaines. À l'inverse, un conte désigne une histoire, plus ou moins longue, construite autour de faits réels ou fictifs, mettant en scène tout type de personnage. Il est destiné à être raconté oralement et ne comprend pas forcément de morale, ce qui est sa plus grande différence avec la fable.

[62] Nathalie Prince, *Éco-graphies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018, p. 320

Par ailleurs, que l'on parle de biodiversité ou d'écologie, ces deux thématiques étroitement liées, viennent aussi posées une problématique qui ne doit pas être écartée : celle du support. Au rôle de l'auteur - illustrateur, s'ajoute celui de l'éditeur, qui est, selon moi, le plus important, étant donné que le support physique du livre est la première chose que l'on voit, que l'on touche ; c'est lui qui vient introduire, à celui qui le tient, son contenu intérieur. Et j'ai pu constater au travers de mes recherches, que ce juste équilibre entre support et contenu est encore un enjeu émergent pour les éditeurs jeunesse s'intéressant à des thématiques comme la biodiversité ou l'écologie. Parler de protection de la biodiversité ou encore d'écologie ne serait-il pas plus impactant quand ces thématiques sont directement évoquées dès l'aspect physique de l'album, un aspect éco-responsable ? À chacun son point de vue.

En somme, à l'ère de l'Anthropocène **[60]**, où l'être humain, devenu la principale force de changement sur la terre, envahi et modèle l'écosystème terrestre à son image, ces thèmes écologiques, que nous avons précédemment vu, ne seraient-ils pas trop naïfs ? Voire complètement inadaptés ? Ne faut-il pas préparer les enfants à un monde sans nature, sans animaux, où il ne restera que l'homme et ses productions et ainsi délaissier les fables écologiques au détriment des contes de l'Anthropocène **[61]** ? Il s'agit là d'un sujet fâcheux à débats... Néanmoins comme le souligne Catherine Larrère, la nature n'est pas entièrement détruite, et même si l'homme en a fortement érodée la diversité, déclenchant crises d'extinctions et destructions d'écosystèmes, la vie sur la planète Terre persiste et persistera dans le temps **[62]**. Je pense donc que les thématiques que sont la biodiversité et l'écologie, ont un avenir prometteur dans la littérature jeunesse, au travers de la plume des auteurs, et du crayon des illustrateurs, invitant leur jeune public à aimer et protéger l'environnement qui se déploie autour de lui, sans pour autant le noyer par des représentations trop moralisatrices.



Entretiens

Claire Bonnasse-Gahot

On parle de plus en plus d'écologie, de respect de l'environnement dans la littérature jeunesse, aimeriez-vous aborder ce genre de thématique dans vos futurs projets? Si oui, pourquoi?

Gaëtan Dorémus

Vu que je suis ce qu'on peut définir par un écologiste convaincu (ou radical, ou militant), que cela fait partie de ma vie quotidienne, et que j'essaye que mes livres me ressemblent, on peut dire que ce thème est transversal dans mes bouquins. Tout comme peuvent l'être l'altérité, la justice sociale, la beauté ou l'humour. Toutefois je suis un auteur de fictions et je m'adresse à des enfants, donc je dois me méfier et ne pas tomber dans le livre-tract, qui veut persuader son lecteur de quelque chose à coups de marteau. L'album à message efface les autres dimensions (littéraires, plastiques). J'essaye de montrer la beauté du monde aux enfants (si on aime le monde on a envie de le défendre), même si cette beauté est parfois paradoxale parce le monde est abîmé, injuste. On peut retrouver l'écologie abordée dans (pour les plus récents): *Mon bébé croco*, *Tout doux*, *Rosie...*

CBG

Dans de nombreuses contes écologiques, l'animal tient le premier rôle. En quoi, les représentations animales ont-elles des valeurs pédagogiques pour l'enfant? Qu'en pensez-vous?

GD

L'animal est présent dans les livre pour enfant parce qu'il est un avatar protéiforme de l'humain. « C'est moi sans être vraiment moi. » Cela permet l'évasion du lecteur sans l'exotisme, la métaphore ludique. J'y vois une explication d'ordre éthologique aussi : cela met dans la même famille du « vivant » l'humain et l'animal, ce qui me stimule. Sur l'animal dans mes albums : www.telerama.fr/enfants/livres-pour-tout-petits-les-ours-sont-des-avatars-parfaits-des-humains-6756936.php

CBG

Dans le travail d'illustration que vous avez réalisé pour l'album *Fuis Tigre!*, j'ai noté une ressemblance visuelle avec le style de Maurice Sendak, notamment vis-à-vis du tigre. Est ce une de vos sources d'inspiration? En avez-vous d'autres?

GD

Sendak m'a beaucoup marqué, parce qu'il fait partie de l'histoire de l'illustration. Mais je n'avais pas pensé à lui pour ma manière de dessiner. On peut en revanche retrouver une filiation dans la mise en page : tout comme dans *Max et les maximonstres* je varie l'échelle et la place de l'image dans la page (plus ou moins grande, plus ou moins de blanc tournant). Cela permet l'immersion et la mise en distance du lecteur, et mon idée et que cela résonne avec la psychologie du tigre.

Claire Bonnasse-Gahot

Vous étudiez principalement la relation entre l'écologie et la littérature jeunesse. Pourquoi avoir choisi cette thématique de travail? Qu'est qu'il vous intéresse le plus dans cette étude?

Sébastien Thiltges

Ma première réponse va peut-être vous décevoir : je n'ai pas entièrement choisi cette question de recherche, car j'avais répondu à une offre d'emploi cherchant un postdoctorant travaillant sur les rapports entre écologie et littérature de jeunesse. Personnellement, je me suis certes toujours intéressé à la nature et j'ai toujours été sensible aux questions écologiques, mais c'est donc vraiment mon parcours professionnel qui m'a amené à interroger ce sujet. Ma thèse avait déjà porté sur la description du paysage (silencieux) et j'avais découvert l'écocritique un peu par hasard par la suite, ce qui m'a permis de postuler. Quant à la littérature jeunesse, elle fut à ce moment là un terrain d'exploration totalement inédit pour moi, mais j'ai découvert une littérature innovante et puissante, sur laquelle courent beaucoup d'idées reçues, que je continue à explorer en tant que chercheur et à apprécier en tant que lecteur.

CBG

L'écologie, comme vous l'a définissez dans votre écrit *Éco-graphies*, est-elle devenue le meilleur moyen pour sensibiliser les enfants à la crise environnementale?

ST

Je ne pense pas que l'on puisse hiérarchiser les moyens de sensibiliser ni même évaluer différents discours culturels en fonction de leur (in)aptitude à répondre à cette prétendue mission. On pose souvent la question suivante : « Que peut la littérature face à... ? » Je préfère la poser différemment : « Que fait la littérature face à (la crise environnementale, en l'occurrence) ? » C'est-à-dire que je considère la littérature comme un discours culturel, établi sociologiquement et économiquement, qui a ses caractéristiques esthétiques et poétiques propres, et qui s'adresse à un public bien particulier. En cela, j'étudie la manière dont la littérature représente et aborde ces thématiques, et comment les lecteurs et lectrices les découvrent : le rôle de la fiction et de la tension narrative, l'invention d'un langage poétique, la réponse esthétique au texte et à l'image, etc. Si je suis convaincu qu'elle agit ainsi sur les lecteurs, je la considère comme faisant partie d'un vaste réseau culturel et social composé d'autres discours et déterminé par d'autres influences et facteurs.

CBG

Quels sont les albums jeunesse qui vous ont le plus marqué en matière d'écologie et de biodiversité ?

ST

J'en citerai un, à savoir *On verra demain* (2014) de Kris Di Giacomo et de Michaël Escoffier. Cet éloge de la procrastination, qui est une réécriture des *1001 Nuits*, peut paraître totalement décalé par rapport aux crises écologiques qui généralement mettent l'accent sur l'urgence. L'album refuse ainsi tout discours moralisateur, mais met en exergue le pouvoir des histoires et l'intérêt sensible et sincère envers la nature. Hormis l'originalité de cette approche, la conclusion de l'album me paraît très juste : la catastrophe est déjà là, inutile de tenter de repousser l'inévitable dans un futur abstrait, mais il est important de réinventer notre rapport à la nature – et cela passe par les histoires que l'on raconte sur elle...

Claire Bonnasse-Gahot

Betty Bones, vous travaillez pour les publications jeunesse en tant qu'illustratrice et autrice. Pensez-vous que l'album jeunesse soit le meilleur moyen pour parler de problèmes de société aux enfants ?

Betty Bone

L'album jeunesse a de multiples définitions : c'est difficile de ne lui en accorder qu'une seule. Pour moi, avant tout, un album c'est de la littérature, et donc une forme artistique. L'art peut être vu comme une représentation d'un contexte historique, socio-économique, en cela qu'il est produit par des artistes vivant dans ce contexte. Cela étant dit, j'ignore si un album est « le meilleur » moyen de parler de problèmes de société à un enfant. C'est un moyen, il y en a d'autres. Ce n'est pas non plus la vocation de la littérature que d'éduquer les gens.

CBG

Pensez-vous que l'écologie soit un sujet d'avenir dans la littérature jeunesse, ou s'agirait-il d'une simple tendance actuelle ?

BB

La littérature jeunesse, comme les autres formes littéraires, n'a pas et n'a pas à avoir de « sujet. » L'écologie peut être un thème, un axe de travail pour certains auteurs. Cela existe depuis de nombreuses années, les Barbapapa par exemple évoquaient déjà des problématiques écolos dès le début des années 70... L'album jeunesse est un format éditorial moderne et jeune.

Il a toujours existé en parallèle de ces problématiques environnementales, qui sont propres à l'ère moderne, industrielle et post-industrielle. Mais il y a une multitude d'autres enjeux liés à la littérature jeunesse, qui ne saurait se résumer à la seule problématique thématique.

CBG

Selon vous, un album jeunesse peut-il être dépourvu de texte et composé seulement d'images ?

BB

Oui, bien sûr ! Il y a une longue tradition de l'album sans texte dans l'histoire de la littérature jeunesse. Pour un plasticien ou un illustrateur, qui sont des gens d'images, l'album sans texte est un exercice qui repousse les limites de l'album et place l'image au centre du processus narratif.

Claire Bonnasse-Gahot

Your album *Tomorrow the weather will be fine* is a true ecological fable, what motivated your work on global warming? In the future, would you like to tackle another ecological theme, such as deforestation for example?

Rosie Eve

I found out my Uncle had been in a cycling accident and was in intensive care. I thought about my aunt, who had been married to him for many years, and I imagined for her it must feel like the solid ground beneath her feet, suddenly becoming unstable and cracking apart. I have had a similar feeling when anything goes drastically wrong in life – a very physical feeling, of solid becoming unsolid. Wherever you step, everything feels unstable. I wrote a short love poem and picture sequence, about a polar bear losing their lover, with the ice cracking and melting. That visual poem then grew into the book today. That feeling, of everything you know and trust becoming unstable – I think that is how many of us feel about the climate emergency. But for me, the story led me to climate, rather than wanting to discuss climate, then inventing a story. I have tackled another ecological theme – the rainforest! This was different to *Tomorrow the weather will be fine*, because I started off by wanting to educate about deforestation and the rainforest, and built a story around that aim.

CBG

How will you define your participation in the transmission of ecological values to children?

RE

I think one should treat children and the job of communicating with them, with respect. I worry that with this book, the ending with the flooded city, could scare some children or increase their climate anxiety, which is sadly a thing these days. When I was five years old, my favourite movie was *Empire of the Sun* by Steven Spielberg, which is a war movie, and scary in places. Now I watch it as an adult and I am surprised I liked it as a child. So, I would hate to scare a child, but I also do not want to patronise them. It is a tricky balance. With the following rainforest book, I tried to give a bigger message of hope. I think to a point, I write stories for myself, and hope that children can come along with the journey. Should one be arrogant enough to assume you know what a child can or cannot deal with? I think it depends on the child – some children might find the book anxiety inducing, others would not. Maybe we all need to feel a bit scared, to make the changes that are needed. Perhaps, we are already feeling scared, and it's about starting those conversations, to help process our emotions.

CBG

Tomorrow the weather will be fine is a very graphic album, why did you choose to link the style of the comic book and the illustrated album? I also noticed an accentuated dynamism in the actions of the characters, especially those of the little bear, is there a reference to cinema?

RE

I was not consciously referencing cinema, but I have done a small amount of storyboard/concept work with filmmakers in the past. I also love cinema and am fascinated by comics. Sequential images, how we narrate with picture and word – is an interest of mine. I was not consciously trying to combine comics and illustrated books. I was trying to get the story out of my head onto the page, making decisions guided by what the story required. If the story needs more panels, I will give it more panels. If the story needs just one huge picture for impact, I give it one picture. I am a fan of Raymond Briggs, who also created books which felt half comic book, half illustrated album. If you are reading a comic which is mostly made up of multiple panels, then you turn the page to reveal a surprise double page spread... wow! There is so much surprise and drama.

CBG

What are your future projects? Do you think biodiversity and ecology have a promising future in children's literature?

RE

When you go to children's bookshops now, there are tables full of children's books about biodiversity and ecology. I think it is already doing well, and will continue to do well. Although, it's a bit like with manners, or «being kind»; as children we are taught a lot about these morals, and reminded how to behave. But who is reminding the adults? We need to be making huge changes now – not in twenty years when the children are old enough to change policy. So in terms of the climate crisis, picture books almost feel futile. But hopefully at least parents will be reading these books with their children, and maybe children can pressure their parents to change. But also, I hope to make some biodiversity and ecology work aimed at an adult audience, to communicate directly with them. I am not sure the kids are the people we need to convince.

Claire Bonnasse-Gahot

Au beau milieu des bandes dessinées et des albums jeunesse «écologes», *Grrreeny* se démarque par son côté atypique et attachant, pourquoi avoir créé ce personnage? Quelles ont été vos motivations?

Michel Ledent

La BD est attachante simplement parce qu'elle n'est pas moralisatrice, il n'y a rien de plus repoussoir qu'un ouvrage type «écologes» qui est ouvertement moralisateur et surtout culpabilisateur ce que fait d'ailleurs la grande majorité de ces ouvrages. J'ai rapidement pensé – quand le mouvement écologes s'est intensifié il y a une décennie – qu'il serait fort peu prudent de prôner le tout électrique ou l'éolien, il y a suffisamment d'études sérieuses qui dressent un constat mitigé pour la planète. Le climat n'est pas le sujet de *Grrreeny*, c'est plutôt la préservation de la biodiversité et le combat contre la chasse (chasse qui est d'ailleurs pourtant utile dans certains cas pour réguler des populations). La pollution industrielle est un combat beaucoup plus visible et impossible à contester. En travaillant sur cette série, je me suis rendu compte également d'une mauvaise foi qui régnait dans le domaine de l'écologie où tout est permis pour atteindre des objectifs discutables. Ainsi, j'ai eu quelques pressions pour être plus violent avec le nucléaire surtout après la catastrophe de Fukushima dont la presse écologiste comptait les victimes par milliers. Renseignements pris auprès de sources

officielles, une seule personne est décédée d'un cancer suite à des radiations et 5 autres ont déposé plainte, ce qui est fort différent. Par la suite, j'ai totalement divorcé avec ce parti quand il s'est politisé et a inclus dans leurs préoccupations l'aide aux minorités, le féminisme, la diversité, l'anti capitalisme, etc. Bref un programme d'une couleur politique déjà bien connue (sans préjuger de leur utilité ou de leur valeur).

CBG

Avant *Grrreeny*, vous intéressiez-vous déjà à l'écologie?

ML

J'ai une douzaine de chats qui vivent dans des caisses dans mon jardin et j'aime beaucoup les animaux, du coup je me suis essayé à une série animalière, mon dessin s'y adapte très bien. Au départ, oui, le but était de parler de la beauté de la biodiversité, de la nature et des échanges entre animaux (toujours moteurs de gags). Avec le premier album nous avons mis en place un abonnement à un colis qui accompagnait le lecteur tous les 3 mois, il recevait par exemple un microscope brandé *Grrreeny* etc... mais ces objets étaient fabriqués... en Chine! Il y avait un double discours qui ne me plaisait pas trop. Idem pour l'impression des BD: il faut quand même abattre pas mal d'arbres pour fabriquer le papier même si ça vient de «productions forestières responsables». On marche sur des œufs, et je me retrouvais un peu comme ces artistes bestseller (musique) anti capitalistes

et anti technologie qui brassent des millions et qui ne seraient rien sans la technologie...

J'ai horreur de ça : faites ce que je dis, pas ce que je fais. Au moins avec mes deux autres séries, ces contradictions n'existent pas, c'est plus simple.

CBG

Que pensez-vous de la place de l'écologie et de la nature dans la littérature jeunesse ?

ML

Tous les partis doivent avoir un volet écologique mais aucun ne devrait être uniquement guidé par l'écologie. La presse et la littérature jeunesse doivent être prudentes sur ce sujet sous peine de tomber dans une guerre de tranchée : les pour et les contre, chacun ayant des arguments. Si vous abondez dans un sens, vous perdez l'autre camp. C'est pour cette raison que mon personnage reste évasif sur des solutions à apporter, l'essentiel est – comme pour *Kid Paddle* ou *Game Over* – l'humour et le gag. Je n'aime pas les chasseurs, même s'ils peuvent être utiles à l'écologie, du coup je les trucidé de toutes les manières possibles en tentant d'être drôle, je ne me ferme pas vraiment aux familles de chasseurs car je les présente dans la BD comme des braconniers, nuance ! ha ! ha !

CBG

Avez-vous des projets futurs pour *Grrreeny* ?

ML

Le politiquement correct surveille à la loupe cette série mais pas sur les aspects écologiques, assez curieusement cette série a été mise à l'index par des féministes qui ont attaqué en meute la série. Un article avait d'ailleurs sonné le glas de cette série car l'éditeur avait pris position contre moi. J'ai rompu le contrat avec l'éditeur et la série est aujourd'hui à vendre. Mon éditeur est actuel est intéressé pour en faire une adaptation audiovisuelle mais ils m'ont déjà prévenu : il faudra arrondir tous les angles : pas de sang, pas de vilain chinois pollueur, rétablir une équité garçon/fille ! Du coup, je pense que je vais laisser faire, si le projet voit le jour j'aurai encore la possibilité de rayer mon nom du générique si je pense que la série a été trop aseptisée.



Glossaire

Cartouche

nom masculin | Encadré contenant les éléments narratifs et descriptifs énoncés par le narrateur dans une bande dessinée.

Bande

nom féminin | Également appelée strip, une bande est une succession horizontale de plusieurs images.

Vignette

nom féminin | Dans une bande dessinée, une vignette, aussi appelée case, est une image délimitée par un cadre.

Kakémono

nom masculin | Signifiant « objet accroché », un kakémono désigne au Japon, un rouleau de soie ou de papier, peint ou calligraphié à l'encre, et destiné à être accrocher au mur. Également appelée kakejiku.

Fable

nom féminin | Une fable désigne une histoire courte, qui vise à offrir une leçon de vie. Le rôle principal est souvent tenu par des animaux possédant des caractéristiques humaines.

Liminaire

adjectif | Relatif au propos qui introduit le début d'un livre, d'un texte. Par extension, désigne les écrits ou paroles qui servent de prélude à un discours ou un texte qui va suivre.

Bulle

nom féminin | Forme variable, qui contient les paroles et/ou les pensées des personnage au style direct. Également appelée phylactère.

Pelliculage

nom masculin | Technique qui consiste à appliquer un film plastique sur une surface imprimée pour lui apporter une finition supérieure.

Oblong

adjectif | De forme allongée, c'est-à-dire en longueur, plus long que large. Généralement les extrémités sont arrondies, la forme ressemble donc à un ovale. Qui se rapporte aux livres qui sont plus larges que hauts.

Conte

nom masculin | Un conte désigne une histoire, plus ou moins longue, construite autour de faits réels ou fictifs, mettant en scène tout type de personnage. Il est destiné à être raconté oralement et ne comprend pas forcément de morale, ce qui est sa plus grande différence avec la fable.

Chronophotographie

nom féminin | Technique photographique consistant à prendre une succession de photographies à intervalles de temps réguliers, permettant de décomposer un mouvement ou un phénomène physique.

Anthropocène

nom masculin | Terme désignant une nouvelle ère géologique qui se caractérise par l'avènement de l'homme comme étant une véritable « force géologique » capable de modifier la planète.



Références

- ◀ Philippe Nessmann et Camille Nicolazzi,
Il y avait une maison, La cabane bleue, 2019

Bibliographie

Nathalie Prince, *Écographies, écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires Rennes, 2018

Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse en question(s)*, PU Rennes, 2009

Collectif d'auteurs, *Images à la page, une histoire de l'image dans les livres pour enfants*, Gallimard, 1984

Oliver Jeffers, *Nous sommes là*, Kaleidoscope, 2018

David Morichon, *Pollution ? Pas de problème !*, Mijade, 1998

Marc Martin, *Une rivière*, Circonflexe, 2015

Gauthier David et Gaetan Dorémus, *Fuis Tigre !*, Seuil Jeunesse, 2018

Grey London et Jago Silver, *Le jour où l'océan a disparu*, Volvo Car UK, 2018

James Sellick, *Il y a un orang-outan dans ma chambre*, Gründ, 2020

Valérie Chansigaud, *Enfant et nature. À travers trois siècles d'œuvres pour la jeunesse*, Delachaux et Niestlé, 2016

Marion Durand et Gérard Bertrand, *L'image dans le livre pour enfants*, l'École des loisirs, 1975

Revue *Le français aujourd'hui* n°186, Armand Colin, 2014

Revue *La revue des livres pour enfants*, La Joie par les livres, 2012

Isabelle Collombat et Alain Pilon, *Des héros pour la terre, des citoyens qui défendent la planète*, Actes Sud Junior, 2016

Rosie Eve, *Demain, il fera beau*, Saltimbanque, 2018

Jen Rice Chelsea et Mortenson, *Dans la forêt rouge*, La ville brûle, 2019

Stéphane Kiehl, *Vert, une histoire dans la jungle*, La Martinière Jeunesse, 2019

Neal Layton, *Planète sans plastique*, Gründ, 2020

Danset-Léger Jacqueline, *L'enfant et les images de la littérature enfantine*, P. Mardaga, 1980

André Guillain, *La narration graphique chez l'enfant*, Tréma, 1992

Revue *Littérature* n°115, Larousse, 1999

Revue *Espèces* n°7, Kyrnos publications, 2013

Eléonore Hamaide-Jager et Florence Gaiotti, revue *Strenæ* n°10, *Rythmes et temporalités de l'album pour la jeunesse*, Association Française de Recherche sur les Livres et les Objets Culturels de l'Enfance, 2016

Mathias Friman, *D'un grand loup rouge*, Les Fourmis Rouges, 2020

Philippe Nessmann et Camille Nicolazzi, *Il y avait une maison*, La cabane bleue, 2019

Midam, Grrreeny, tome 1 *Vert un jour, Vert toujours*, Glenat Mad Fabrik, 2012

Sitographie

www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2008-2-page-51.htm

www.mafamillezen.com/maud-fontenoy-parle-de-protection-des-oceans-aux-enfants/enseignerlitteraturejeunesse.com/2020/06/09/decouvrir-greta-thunberg/

enseignerlitteraturejeunesse.com/2019/02/03/parler-dactualite-denvironnement-et-dintegration-avec-le-duo-macri-et-zanotti/

books.openedition.org/pur/35210?lang=fr

www.abf.asso.fr/fichiers/file/Pays-de-Loire/Historique%20littérature%20Jeunesse%20Albums%20-%20M_P_%20Boucault.pdf

magasindesenfants.hypotheses.org/4620cursus.edu/articles/43536/repenser-la-litterature-jeunesse-avec-levolution-des-pratiques-et-des-possibilites

expositions.bnf.fr/livres-enfants/arret/03_4.htm

fr.wikipedia.org/wiki/Album_illustré

www.fabula.org/actualites/colloque-litterature-de-jeunesse-et-ecologie_96003.php

bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2000-03-0135-012

laligue13.fr/images/docs/Actions_éducatives/Lire_et_faire_lire/Livret_LFL_environment.pdf

www.aventure.bio/blogs/grossiste-consultant/la-cabane-bleue-maison-dedition-ecolo-qui-a-besoin-des-commerçants-de-proximite

www.viabooks.fr/article/max-et-les-maximonstres-vive-l-enfant-roi-27034
www.univ-lemans.fr/fr/recherche/decryptage-recherche/le-grand-format-n-1/la-litterature-pour-veiller-les-nouvelles-generations-a-l-ecologie.html

fr/fr/recherche/decryptage-recherche/le-grand-format-n-1/la-litterature-pour-veiller-les-nouvelles-generations-a-l-ecologie.html

www.theguardian.com/books/2011/oct/02/maurice-sendak-interview

journals.openedition.org/textyles/3773#tocto2n1

www.reseau-canope.fr/savoirscdi/societe-de-linformation/le-monde-du-livre-et-de-la-presse/litterature-de-jeunesse/reflexions/les-tendances-actuelles-de-la-litterature-jeunesse-pour-le-college-et-le-cycle-3.html

eduveille.hypotheses.org/1031

mediatheque.ville-mordelles.fr/node/content/nid/127548

www.franceinter.fr/emissions/la-marche-de-l-histoire/la-marche-de-l-histoire-08-aout-2019

lesprosdela petiteenfance.fr/veil-activites/biblio-enfants/litterature-jeunesse/des-imagiers-quel-age-et-pourquoi

fr.ulule.com/la-cascade/

magasindesenfants.hypotheses.org/1460

album50.hypotheses.org/1292

www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/litterature-jeunesse-peut-tout-ecrire

france3-regions.francetvinfo.fr/pays-de-la-loire/loire-atlantique/nantes/loire-atlantique-cabane-bleue-maison-edition-preserver-planete-1735299.html

france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/aube/troyes/salon-du-livre-troyes-comment-livre-litterature-jeunesse-peuvent-sauver-planete-1734769.html

www.payot.ch/fr/aimer-lire/les-articles/jeunesse--l%27ecologie-pour-tous

cnlj.bnf.fr/sites/default/files/revues_document_joint/PUBLICATION_8661.pdf

expositions.bnf.fr/livres-enfants/arret/01.htm

comj.fr/extinction-lucas-riera-jack-tite/#more-5795

bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1965-01-0001-001

www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2014-3-page-105.htm

www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/montaignu-vendee-85600/quand-la-litterature-jeunesse-sensibilise-l-ecologie-5699423

monbazarcolore.com/2018/12/lanthropomorphisme-dans-la-litterature-de-jeunesse/

www.francetvinfo.fr/culture/livres/salon-du-livre-et-de-la-presse-jeunesse-de-montreuil/salon-de-montreuil-quand-l-ecologie-s-impose-dans-la-litterature-jeunesse_3724211.html

www.touk-touk.com/anthropomorphisme-histoires-enfants/

reporterre.net/Les-livres-pour-enfants-s

www.larousse.fr/encyclopedie/divers/litterature_pour_la_jeunesse/63254

www.fabula.org/actualites/litterature-et-ecologienouvelles-perspectives-critiques-dans-la-recherche-litteraire-et-culturelle_55562.php

www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2007-2-page-131.htm

www.sne.fr/actu/les-chiffres-de-ledition-jeunssse-2018-2019/

www.volvocars-partner.ch/blog/fr/2020/05/13/livre-pour-enfants-volvo-le-jour-ou-locean-a-disparu-the-day-the-ocean-went-away/

books.openedition.org/pur/39706?lang=fr#toc-from1n1

www.reseau-canope.fr/savoircsdi/societe-de-linformation/le-monde-du-livre-et-de-la-presse/litterature-de-jeunesse/reflexions/lalbum-au-cdi/des-pistes-a-explorer-pour-analyser-lalbum.html
journals.openedition.org/stre-nae/1526?lang=fr

www.francetvinfo.fr/culture/livres/salon-du-livre-et-de-la-presse-jeunesse-de-montreuil/bd-historique-ecologie-grands-classiques-que-lisent-vraiment-vos-enfants_3727629.html

www.franceculture.fr/litterature/peur-du-loup-litterature-jeunesse

itunesu.bnf.fr/itunesu/medias/ljpl_2016_scientifiques.pdf

Filmographie

Le Lorax, Chris Renaud,
2012

Isabelle Autissier, une navigatrice engagée,
Emilie Aubry,
2018

Océans, le mystère plastique,
Vincent Perazio,
2016

Vers un monde sans oiseaux ?, Heiko De Groot,
2019

Data Science vs Fake, mesurer la perte de la biodiversité, Pascal Goblot,
2020

Podcasts

Isabelle Guillaume,
Sur les traces des loups des livres pour enfants,
Les conférences du CNLJ,
2018

Cécile Vergez-Sans,
Tout-Carton, tissu, l'édition d'albums pour les tout-petits et ses enjeux en France à partir des années 1950,
Les conférences du CNLJ,
2015

Benoît Tane, *Figures de la fiction : texte, image, illustration dans le roman au XVIIIe siècle*,
Les conférences du CNLJ,
2019

Francis Marcoin, *Parents, acteurs et lecteurs des livres pour la jeunesse*,
Les conférences du CNLJ,
2015

Loïc Boyer, *Le graphiste et l'enfant : panorama international*,
Les conférences du CNLJ,
2017



Mémoire

Claire Bonnasse-Gahot
DNSEP mention Design Graphique Multimédia
Pôle Image, édition & dessin de caractères

Directeur de mémoire

Charles Gautier

Suivi et coordination

Perrine Saint Martin, David Coste
et Emmanuelle Rey

Impression

École supérieure d'art et de design
des Pyrénées

Papier

Olin Bulk Crème 80g pour les pages intérieures,
et Conqueror Contour Diamond White 300g pour
la couverture.

Polices de caractères

Aller dessinée par Dalton Maag
Ltd en 2008 et Raleway dessinée
par Matt McInerney en 2010.

École supérieure d'art et de design des Pyrénées – Pau Tarbes, 2020/2021

Je tiens à remercier, dans un
premier temps, Charles Gautier,
pour son écoute et ses précieux
conseils qui ont contribué à
alimenter mon écrit.

Je remercie également
Perrine Saint Martin, David Coste,
Emmanuelle Rey, ainsi que mes parents
pour leur aide et leurs encouragements.



Cassany Mia et Marcos Navarro, *Jungles et réserves naturelles du monde*, Nathan, 2018



Emmanuelle Figueras et Tristan Gion, *Pourquoi les orangs-outans n'aiment pas le dentifrice*, La Cabane Bleue, 2021



Michel Colline, *Charbon, Tome 1: L'Espoir*, Paquet, 2020



Audrey Bouquet, *Le mystère du paquet de biscuits*, Circonflexe, 2019



Stéphane Kiehl, *Blanc: une histoire dans la montagne*, La Martinière Jeunesse, 2020



Yukiko Noritake, *Forêt des frères*, Actes Sud Junior, 2020



Jérémie Moreau, *Le discours de la panthère*, Éditions 2024, 2020



Aline Deguen, Jean-Philippe Basello, *La divergence des icebergs*, Thierry Magnier Eds, 2017



Dieter Braun, *Wild animals of the North*, Flying Eye Books, 2015



Jess French, Angela Keohan, *How to Help a Hedgehog and Protect a Polar Bear*, Nosy Crow, 2018



Jean-Luc Fromental, Joëlle Jolivet, *365 Pingouins*, Helium, 2017



Raphaële Frier, Julien Martinière, *Loup d'or*, Sarbacane, 2020



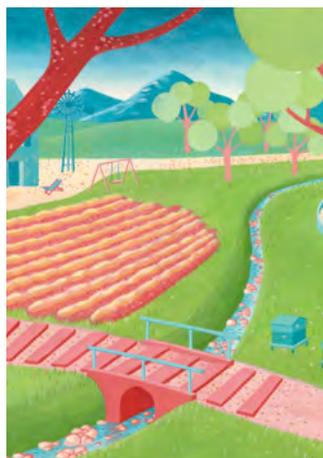
Charline Collette, *Au bois*,
Les Fourmis Rouges, 2020



Grahame Baker-Smith, *Le rythme
de la pluie*, Kimane, 2018



Barroux, *Où êtes-vous?*,
Seuil jeunesse, 2019



Romain Bernard, *Jour après jour*,
La Martinière Jeunesse, 2019



Zoe Tucker, Zoe Persico,
Tous avec Greta!, Gautier-
Languereau, 2020



Alberto Vázquez, *La chasse*,
Rackham, 2021



Élisabeth Brami, *Voyage à
poubelle-plage*, Seuil Jeunesse,
2006



Ana Pêgo, Isabel Martins,
*Plasticus maritimus: une espèce
envahissante*, Ecole Des Loisirs,
2020





























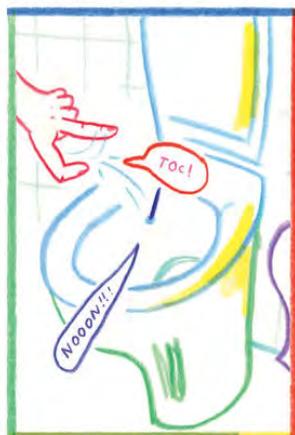




Élisabeth Brami & Bernard Jeunet

Voyage
à
Poubelle
Plage

Seuil jeunesse







**École supérieure
d'art & de design
des Pyrénées**

**Département
Design graphique
Multimédia**

**Pôle Image,
Édition & Dessin
de caractères**

2021 – 2022